
3 1761 03577 1526





PAYSAGES LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

CHEZ EUGÈNE FASQUELLE

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

HEURES D'ITALIE, 1re série (Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie), 4e mille. . . . . 1 vol.
HEURES D'ITALIE, 2e série (Cadore, Vénétie, Romagne, Émilie), 4e mille . . . . 1 vol.
HEURES D'ITALIE, 3e et dernière série (Piémont, Lombardie, Vénétie, Frioul), 3e mille . . . . 1 vol.
LA ROUTE DE VOLUPTÉ, roman . . . . 1 vol.
L'AMOUR SOUS LES LAURIERS-ROSES, roman . . . 1 vol.

LE VOYAGE AU CAIRE, comédie en 1 acte (Odéon) . 1 fr. »
UN JOUR DE FÊTE, pièce en 1 acte (Comédie-Française) 1 fr. »

AU MERCURE DE FRANCE

LA DERNIÈRE JOURNÉE DE SAPPHÔ, roman, 4e édit. 3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE SANSOT

HEURES D'OMBRIE (Ouvrage couronné par l'Académie française), 5e édition. . . . . 3 fr. »
PAYSAGES PASSIONNÉS, 3e édition . . . . 3 fr. »
SUR LA VIA EMILIA (Ouvrage couronné par l'Académie française). Edition à tirage limité. . . . . 5 fr. »
AUTOUR DES LACS ITALIENS, 4e édition. . . . . . 3 fr. »

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

PAYSAGES DE GUERRE, 5e édition . . . . 2 fr. 50
DE L'AUTRE CÔTÉ DES ALPES, 5e édition . . . . . 2 fr. 50

A LA LIBRAIRIE REY, GRENOBLE

(*Ouvrages de luxe, illustrés, à tirage limité*)

AUX LACS ITALIENS . . . . 25 fr. »
LA ROUTE DES DOLOMITES . . . . 25 fr. »
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. . . . . . 35 fr. »

GABRIEL FAURE

PAYSAGES LITTÉRAIRES

Au pays de Stendhal
Les six voyages de Chateaubriand en Italie
Dans le « vallon » de Lamartine
Au tombeau de Pétrarque — George Sand à Bassano
Pèlerinage à Coppet

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1917



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

AVANT-PROPOS

Ces études furent écrites et publiées dans diverses revues peu de temps avant la guerre ou depuis le commencement des hostilités.

J'hésitais à les réunir et à les faire paraître en volume; je voulais attendre que la paix, qui doit nous rendre les provinces perdues en 1870, *ait rétabli l'ère de liberté et de travail fécond à laquelle aspirent tous les hommes dignes de ce nom.*

Mais la guerre se prolonge; de nombreux mois s'écouleront sans doute encore avant que

les Alliés aient mis l'Allemagne dans l'impossibilité de nuire. De tous côtés, la vie reprend, avec ses exigences multiples. Malgré la gravité de nos préoccupations, à cause d'elles souvent, les distractions intellectuelles s'imposent. Loin des tranchées, aux moments de détente et de repos, nos soldats eux-mêmes éprouvent le besoin de lire. Les meilleurs compagnons de délassement ne sont-ils pas les grands écrivains français qui établirent la supériorité de notre littérature ?

Aux études sur Chateaubriand, Lamartine, Stendhal, Mme de Staël et George Sand, j'ai joint deux ou trois morceaux qui, par leur caractère, m'ont semblé pouvoir figurer parmi ces Paysages littéraires. *Pour associer plus intimement à cet ouvrage notre alliée latine, on m'excusera d'avoir repris, dans mes carnets de voyage d'Italie, les notes sur Pétrarque qui, par son amour de la campagne et des livres, est parfois si près de nous. Le rapprochement*

m'a d'ailleurs paru s'imposer entre celui qu'on appelait « silvanus » et le poète qui aimait à se dire « vigneron ». L'auteur des Méditations *a lui-même indiqué cette parenté dans le commentaire de l'*Isolement, *où il évoque Pétrarque, au milieu des collines Euganéennes, dans son petit village qu'il se figurait « semblable à Milly ».*

G. F.

Novembre 1916.

I

AU PAYS DE STENDHAL

I

AU PAYS DE STENDHAL

Douceur des beaux jours de juillet, à Grenoble, que j'aime, chaque année, venir vous respirer ! Une infinie suavité emplit la ville, surtout aux fins des après-midi, quand les tilleuls en fleurs et les fameux orangers de Lesdiguières, sortis des serres aux premières chaleurs, versent leurs ondes lourdes de parfums...

Je ne sais plus quel soir, — un soir qui mourait dans une poussière d'argent, —

m'étant à moitié assoupi sur un banc du Jardin-de-Ville, je crus voir Stendhal s'asseoir près de moi. A l'étonnement que je manifestai, il comprit que je l'avais reconnu et s'en montra fort touché.

— Vous ne devez pas ignorer, me dit-il, si mon œuvre vous est aussi familière que mon visage, que j'ai toujours rêvé d'être célèbre au xxe siècle : j'ai voulu m'en assurer. Et vous voyez, monsieur, un homme heureux, à qui la renommée enfin sourit. « Je n'estime, ai-je écrit, que d'être réimprimé en 1900. » Vraiment, je suis comblé. A la devanture des libraires de Paris, il n'est guère question que de moi ; on publie mes œuvres complètes ; on déchiffre mes manuscrits les plus illisibles ; critiques et professeurs me consacrent des articles et des volumes ; on soutient sur moi des thèses en Sorbonne ; je suis même devenu chef d'école, puisque le

beylisme existe. En traversant le jardin du Luxembourg, j'ai vu un socle neuf où l'on doit sceller mon effigie. C'est la gloire... Alors, j'ai eu le désir de venir la savourer dans ma ville natale ; mais je vous avoue que je m'y sens un peu dépaysé. Si je n'avais reconnu les montagnes toujours pareilles et les beaux arbres du cours Saint-André, je me serais cru dans une cité nouvelle. La place Grenette est éventrée ; heureusement, j'ai retrouvé, point trop mutilées, la vieille maison de mon grand-père et celle de mes parents qu'une plaque indique même aux passants. Mais hélas ! que d'amères désillusions ! Puisqu'on a débaptisé cette rue des Vieux-Jésuites où je suis né, pourquoi lui avoir donné le nom de ce rhéteur de Jean-Jacques Rousseau qui, paraît-il, n'y coucha qu'une nuit ?

— Mais une rue de Grenoble porte votre

nom, fis-je vivement, tout heureux de dire quelque chose d'agréable.

— Oui, dans d'affreux quartiers neufs où nul ne passe... Et je croyais aussi, ayant un médaillon à Paris, qu'ici je pourrais contempler ma statue : je n'ai vu que celle d'Hector Berlioz, qui est de La Côte-Saint-André...

Des cris d'enfants, interrompant ma rêverie, me dispensèrent fort à propos d'une réponse difficile. Instinctivement, je regardai autour de moi. J'étais seul sur le banc. Le soir achevait de mourir. Les senteurs des tilleuls et des orangers semblaient s'être exaspérées avec le crépuscule. La tête un peu lourde, dans cette demi-inconscience qui suit les assoupissements, je me levai et sortis du jardin. Les quais de l'Isère m'envoyèrent leur vent frais. Je regardai les montagnes qui s'endormaient paisibles et la ville qui

s'estompait dans une brume claire. Des vers chantèrent dans ma tête :

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble.
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal...

*
* *

Peu de cités ont autant que Grenoble modifié leur physionomie en moins d'un siècle ; mais les coins où vécut Beyle ont à peine changé. Sa maison natale, noire et morne, ouvre toujours son affreux corridor presque en face des restes de l'hôtel du conseiller Rabot, dont les arcatures et la fenêtre en forme de tabernacle ont toute la grâce du XVIe siècle commençant. L'ancienne rue des Vieux-Jésuites est encore plus triste, depuis que le centre de la ville et le mouvement se sont déplacés ; les cars automobiles, qui sil-

lonnent les Alpes, évitent l'étroite voie qu'ébranlaient jadis les courriers de Lyon et de Paris. Presque intacte également est la maison où le docteur Gagnon, grand-père de Stendhal, installa « le plus beau logement de la ville ». Par le vieil escalier, magnifique pour l'époque, je suis monté à l'appartement dont il y a, dans la *Vie de Henri Brulard*, tant de minutieuses descriptions, accompagnées de dessins, que M. Debraye put, à la fin de son édition, en donner le plan détaillé. Les étudiants de l'Institut électrotechnique y ont aujourd'hui leur cercle, et ce milieu de jeunesse studieuse ne déplairait point à l'ancien lauréat de mathématiques. J'ai retrouvé sans peine le « salon à l'italienne » qu'orna, pendant les journées révolutionnaires, l'autel où le jeune Henri servait la messe dite par un prêtre insermenté, la pièce qui servait à loger les collections minéralogiques du doc-

teur, et le cabinet, orné d'un buste de Voltaire, au fond duquel était la bibliothèque où Stendhal connut la joie des lectures défendues.

Mais le plus vivant souvenir qui reste de Beyle, à Grenoble, est l'étroite terrasse dont il parle souvent, où s'écoulèrent les meilleurs moments de son enfance et de sa jeunesse. Faisant suite à l'appartement, elle est bâtie sur un mur qui porte encore, paraît-il, le nom de *mur sarrasin* et qui est, en réalité, un fragment des remparts romains. Son grand-père dépensa de grosses sommes pour son aménagement. Dans de profondes caisses en maçonnerie, remplies de terre, il planta des arbustes et des ceps de vigne dont les feuillages devaient former une voûte de verdure. Les vignes ont résisté et leurs branchages entrelacés à des arcades et à des treillis de bois font, en effet, un coin

charmant, qui l'était plus encore, quand les arbres du Jardin-de-Ville, moins hauts, laissaient les regards se perdre sur les plateaux du Vercors. Par-dessus le petit jardin des Périer-Lagrange, situé en contre-bas de la terrasse, on apercevait les cimes du Villard-de-Lans, où l'imagination de Stendhal rêvait « d'un pré au milieu de hautes montagnes », la masse arrondie du Moucherotte, les falaises calcaires de Sassenage et la ligne de rochers qui, vue de Grenoble, dessine un vague profil du masque de Napoléon. Que de fois Stendhal décrit ce panorama ! C'est sur cette terrasse que son grand-père lui donnait ses premières leçons de choses et citait, tout en arrosant ses fleurs, Pline et Linné. Quand il était seul, il y dévorait en cachette les romans volés dans la bibliothèque. Le soir, il contemplait les couchers de soleil, écoutant « les cloches de Saint-

André, dont les beaux sons lui donnaient une vive émotion, ou le bruit de la pompe de la place Grenette, quand les servantes pompaient avec la grande barre de fer ». Et par les nuits d'été, tandis que son père, « peu sensible à la beauté des étoiles », s'enfermait avec la terrible Séraphie, il demandait au docteur Gagnon de lui parler des constellations... Nulle part on ne se sent plus près de lui que sous l'ombrage léger de ces vignes qu'il vit planter et où ses fidèles peuvent encore, comme le dit M. Debraye, cueillir, l'automne venu, une grappe de raisin à la « treille de Stendhal ».

Toujours nous émeuvent les lieux où vécut un écrivain célèbre, surtout lorsqu'ils servirent à façonner sa sensibilité. Une ville, un paysage, qui n'eurent aucune influence sur l'esprit d'un mathématicien ou d'un philosophe, prennent souvent une importance

décisive chez un poète ou un romancier. Mais jamais cette empreinte des choses ne fut plus forte que chez Stendhal qui, jusqu'à la fin, revécut ses impressions de jeunesse. Comme l'a établi M. Léon Blum, « le vrai Stendhal, c'est celui de l'éveil à la vie ». Jamais ne s'effacèrent ses premiers souvenirs. Il n'avait qu'à évoquer cette terrasse pour entendre encore le glàs funèbre sonné le jour de l'enterrement de sa mère, emportée « à la fleur de la jeunesse et de la beauté », et pour se rappeler, comme si elles dataient d'hier, les folies qu'il commit au cimetière : il s'opposait à ce qu'on jetât des pelletées de terre sur la tombe et criait qu'on lui faisait mal à lui-même, exprimant ainsi cette touchante idée qu'une mère n'est jamais tout à fait morte, puisqu'elle vit dans le cœur de son fils.

Sur cette terrasse aussi frémirent, herbes

folles ondulant au vent, ses rêves d'adolescence et ses premiers émois d'amant. Quand le soleil de midi trouait les branchages d'immobiles rais d'or, le jeune Beyle voyait danser devant lui, en un étrange pêle-mêle, d'imprécises silhouettes : sa petite amie Victorine, Mlle Vignon, pareille avec ses gros yeux rouges à un lapin blanc, la Fanchon, l'élégante nonne du couvent de la Propagation, la belle Mme de Montmort, qui avait inspiré Choderlos de Laclos, d'autres encore, et surtout cette Mlle Kably, immortalisée, à défaut de talent, par l'inconscient désir de Stendhal qui défaillait presque, quand il l'apercevait venant vers lui, dans une allée du Jardin-de-Ville... Ces souvenirs de l'éveil amoureux de celui pour qui l'amour compta presque seul dans l'existence, ne sont-ils pas délicieux à évoquer au milieu du cadre même qui les vit naître?

*
* *

Au début de la notice qui précède l'édition de *Lucien Leuwen*, Jean de Mitty, « desservant de la chapelle beyliste » comme il se nomme, indique trois stations où le pèlerin de Stendhal doit s'arrêter avant d'aller fouiller, à la bibliothèque, dans ses manuscrits. Elles me semblent choisies un peu arbitrairement. Ni le château de Sassenage, ni le couvent de la Grande-Chartreuse, ne tiennent à cet égard une place suffisante dans l'œuvre et la vie de Beyle. Quant à la troisième, — la chambre de l'hôtel des Trois-Dauphins où coucha Napoléon, en 1815, le soir de la rencontre de Laffrey, — elle n'a guère d'intérêt depuis qu'en fut enlevé le mobilier historique.

Bien plus intéressant est le pèlerinage à

cette maison de Furonières qui, d'après son propre aveu, « joua le plus grand rôle dans son enfance ». Au verso d'une feuille du manuscrit de la *Vie de Henri Brulard*, j'ai lu cette note : « Idée : aller passer trois jours à Grenoble... aller seul incognito à Claix. » Ainsi donc, à cinquante ans, il brûle encore du désir de revoir cette propriété qui n'est plus à lui, mais où il y a tant de lui. A un voyageur, Victor Hugo dit, dans les *Feuilles d'automne* :

Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Beyle, qui fit plus que passer dans ces campagnes de Claix, y vit encore pour qui sait l'y chercher.

Dire qu'il aima et goûta la nature est aujourd'hui un lieu commun. On connaît sa déclaration formelle et si curieuse, pres-

qu'au début de la *Vie de Henri Brulard:* « J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé. Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme; et des aspects que personne ne citait, la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, en venant de Dôle par la grande route, sont pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde. » La comparaison avec un archet devait plaire à son goût musical, car on la retrouve dans les *Mémoires d'un Touriste :* « J'aime les beaux paysages; ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore; ils créent des sensations folles, ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable. » Beyle prête une âme, son âme plutôt à la nature; c'est lui qu'il chérit en elle. Chose plus rare, il

l'aima dès l'enfance. Les impressions de nature, au début de la vie, sont, en général, à fleur de peau. Ruskin est une exception qui, tout jeune, contemplant la plaine de Croydon, s'écriait que les yeux lui sortaient de la tête. Mais, presque toujours, ces impressions s'avivent avec l'âge. Que d'émotions, douces et fortes à la fois, me donnent aujourd'hui des paysages que je vis mille fois jadis, sans même en remarquer la grâce et le caractère ! Bords du Rhône, montagnes du Diois, collines brûlées de soleil de mon petit hameau de Vaugelas, à vingt ans, je ne songeais guère à vous regarder. Pourquoi donc maintenant quand, parti le soir de Paris, je vous aperçois, au réveil, dans la lumière du matin, des larmes roulent-elles sur mes joues ?

Beyle avait à peine sept ans quand il fit un voyage aux Échelles, à la maison de cam-

pagne de son oncle Romain Gagnon. « Ce fut, dit-il, comme un séjour dans le ciel, tout y fut ravissant pour moi. Le bruit du Guiers, torrent qui passait à deux cents pas devant les fenêtres de mon oncle, devint un son sacré pour moi, et qui sur-le-champ me transportait dans le ciel. » Il n'oublia jamais les « grands rochers » et les « immenses hêtres » où son imagination devait placer plus tard les scènes de l'Arioste et du Tasse.

A partir de ce jour, il semble que ses yeux s'ouvrent plus grands au monde extérieur. Toutes les fois qu'il en a l'occasion, il admire les horizons de Grenoble, et ceux-ci se gravent si profondément dans sa mémoire qu'il peut, de longues années après, les noter avec précision. Chez M. de Clermont-Tonnerre, commandant du Dauphiné, il regarde par les fenêtres de l'hôtel du Gouvernement et il jouit longuement d' « une vue superbe sur les co-

teaux d'Eybens, une vue tranquille et belle, digne de Claude Lorrain ». A l'École centrale, dont les bâtiments se dressaient sur les remparts, il a un éblouissement en apercevant le paysage. A trois reprises, au cours de la *Vie de Henri Brulard*, il revient sur cette même description. Et, dans les *Mémoires d'un Touriste*, il la donne plus complète encore, à propos du Musée de Grenoble, qui était alors dans une ancienne église des Jésuites. La citation est un peu longue, mais elle est vraiment si caractéristique — et d'ailleurs si jolie — que personne ne s'en plaindra. Elle m'a toujours ravi ; et je crois qu'elle ravira tous ceux qui, pendant la fastidieuse visite d'une galerie de tableaux, ont éprouvé une sourde fureur contre le gardien dont la hâte ou le zèle les empêchait de contempler un coin de nature entrevu par une baie. C'est seulement en Italie que j'ai trouvé des *cus-*

todes assez artistes et assez sensibles à toutes les beautés pour m'ouvrir d'eux-mêmes les fenêtres de leur musée et me faire admirer la noblesse d'un jardin ou d'un horizon.

Les tableaux examinés, et comme je me promenais à l'extrémité méridionale de la salle, le gardien m'a ouvert une fenêtre; étonné, saisi par une vue délicieuse, j'ai prié cet homme de me *laisser tranquille* à cette fenêtre et d'aller à cent pas de là s'asseoir dans son fauteuil. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir ce sacrifice; le Dauphinois, ne me comprenant pas, craignait quelque finesse de ma part; enfin j'ai pu jouir un instant d'une des plus aimables vues que j'ai rencontrées en ma vie.

Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur, le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales ; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité:

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Une brise légère agitait l'herbe assez longue du glacis qui faisait le premier plan. Au delà, les délicieux coteaux d'Échiroles, d'Eybens, de Saint-Martin-de-Gières, couverts par leurs châtaigniers si frais, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une

hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation.

Vis-à-vis, à droite, la montagne du Villars-de-Lans. (Peut-être que je brouille un peu tous ces noms, mais peu importe, ceci n'est pas un livre d'exactitude, la chose que je conseille de voir existe.) Un tel moment mérite seul un long voyage. J'eusse donné bien cher pour que le gardien du Musée eût à en faire les honneurs à quelque autre étranger, mais la finesse de ce cruel homme avait pris ombrage de mon air simple. C'est dans ces instants célestes que la vue ou le souvenir d'un homme qui peut vous parler fait mal à l'âme.

Au-dessous des coteaux d'Échiroles, et un peu à droite, on voit la plaine du Pont-de-Claix ; tout à fait à droite, tout près du sol, le rocher et les précipices de Comboire.

Cet ensemble est bien voisin de la perfection ; j'étais ravi au point de me demander comme à Naples : que pourrais-je ajouter à ceci, si j'étais le Père éternel ? J'en étais là de mes raisonnements fous, quand le maudit gardien est venu m'adresser la parole. J'ai donné son étrenne à ce cruel homme, et je cours encore.

Ce qui me frappe, c'est combien Stendhal sentit le charme et le pittoresque de la

montagne. Pour lui, un paysage n'est beau et complet qu'avec des montagnes. C'est un besoin de tout son être. « L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. » Et ce fut l'une de ses premières désillusions en approchant de Paris. « Par malheur, il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris : si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autrement pittoresque... Quel dommage qu'une fée bienfaisante ne transporte pas ici quelqu'une de ces terribles montagnes des environs de Grenoble ! »

Le charme de la montagne est fait pour nous de sensations diverses, sensations de calme et de paix, de vie saine et libre, et surtout de cette maîtrise de soi qu'exalte la solitude. Beyle a subi la fascination des cimes, aussi attirantes parfois que la mer, et cette sorte d'enivrement grave — presque religieux —

que donne une ascension même modeste. A mesure que l'on respire un air plus léger, au-dessus des villes et des villages, d'où les bruits n'arrivent qu'assourdis et comme ouatés, on oublie les mesquineries de la vie quotidienne et les réalités si souvent puériles. Certaines matinées surtout ont tant de fraîcheur et de pureté qu'on n'en saurait imaginer d'autres pour les jours de la naissance du monde. On se sent devenir meilleur et capable de grandes actions. Stendhal éprouva ces « moments de générosité et de supériorité » — ce sont ses termes mêmes — dès sa jeunesse, quand il grimpait, avec son ami Bigillion, sur la Bastille, dont le rocher domine Grenoble : « La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybens, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme. » Les rêves d'idéal montent le long des pics et rejoignent le ciel

bleu. La montagne, d'ailleurs, malgré ses apparences, n'est point froide et inerte. Pour ses amants, elle vit. Elle est pareille à ces femmes, qui semblent taciturnes et sont, au contraire, les plus ardentes. Toutes les cimes dauphinoises devinrent les confidentes des amours du jeune Beyle, qui accordait son tumulte intérieur aux murmures des torrents ou du vent dans les grands arbres balancés. Elles furent, comme il le déclare lui-même, « témoins des mouvements passionnés de son cœur, pendant les seize premières années de sa vie ».

*
* *

J'ai fait bien souvent à pied la dizaine de kilomètres qui séparent Grenoble de Claix, trajet que Stendhal dit avoir suivi « mille fois peut-être ». J'ai pris l'un et l'autre des

deux itinéraires qu'il indique dans la *Vie de Henri Brulard*, ayant relevé, sur le manuscrit de la bibliothèque, les deux croquis qu'il a tracés. Et, somme toute, dès qu'on est sorti des faubourgs de Grenoble, chemins et paysages n'ont guère changé. Après la porte de Bonne, aujourd'hui démolie, par où Napoléon entra en 1815, deux routes s'offraient à Beyle. Il pouvait d'abord suivre le cours Saint-André, dont la quadruple rangée d'arbres, déjà plus que centenaires, reliait Grenoble au célèbre pont de Claix qu'avait bâti le connétable Lesdiguières. Stendhal a vanté souvent la magnifique avenue de huit mille mètres. « Cette idée à la Le Nôtre, déclare-t-il, placée au milieu de montagnes sauvages, est d'un effet admirable. » Ou bien, se dirigeant directement vers le Drac, — que l'on passait alors sur un bac remplacé par l'actuel pont sus-

pendu, — il gagnait Seyssins, montait à travers champs au col qui sépare le rocher de Comboire des flancs du Moucherotte, et redescendait sur Claix.

O volupté des matins d'été au milieu des prairies de montagnes ! Les hautes herbes, où l'on entre jusqu'au genou, sont de véritables bouquets, tant y sont abondantes et variées ces innombrables fleurs dont je n'ai jamais su que quelques noms. Chaque pas soulève des vagues de senteurs à la fois vives et délicates, délicieuses dans le vent frais. Mais la vraie fête des parfums commence avec la fenaison. On ne peut se douter de l'intensité qu'atteint l'arome du foin coupé, si on ne l'a pas respiré dans ces prés où il y a moins d'herbes que de fleurs. Dès que s'annonce une semaine de beau temps, en toute hâte une armée de faucheurs se répand dans la campagne et rase le sol. Si la pluie me-

nace, vite on remet les foins en tas ; dès que le soleil reluit, on les étale de nouveau pour les faire sécher et les rentrer. Cet incessant remuement répand des flots d'odeurs qui alourdissent l'air et grisent comme le moût des cuves...

Un peu avant Claix, sous d'abondants ombrages, se dissimule le hameau de Furonières qui compte, à côté de quelques maisons de paysans, trois ou quatre assez jolies propriétés, dont l'une fut celle de Beyle. L'aspect extérieur des bâtiments, le jardin, l'allée de tilleuls, le verger sont presque pareils après un siècle. Pareilles aussi la ferme et les fameuses bergeries de pierre, avec voûtes d'arête, qui coûtèrent si cher au père de Stendhal. Ses héritiers durent vendre le domaine, pour une centaine de mille francs, au général Durand, des mains duquel il passa aux Bougault qui le possèdent aujourd'hui.

La maison est un quadrilatère, dont le rez-de-chaussée s'ouvre de plain-pied, suivant une mode très fréquente à la fin du XVIIIe siècle. Elle n'a que deux étages et il semble même que l'état des finances du père Beyle l'ait empêché de donner au second l'importance qu'il devait avoir. Sur la façade, régulière et très simple, se détache seulement une bizarre horloge avec sonneries, que l'acquéreur de l'immeuble dut d'ailleurs payer au fabricant.

La baronne Bougault voulut bien, levant la consigne rendue nécessaire par la gloire grandissante de Stendhal, me faire visiter la maison. La chambre du jeune Beyle est à l'un des coins de l'étage supérieur ; une vive lumière l'inonde, entrant par trois fenêtres d'où l'on embrasse toute la plaine de Claix et les lointains horizons de montagnes. Le petit lit en bois blanc laqué, les sièges,

un meuble d'angle formant placard sont dans l'état même où ils servirent à Stendhal. Au premier étage, on voit encore son bureau ; c'est un meuble sans ornement, de lignes sobres et pures, ayant toujours, collée au fond d'un tiroir, la marque de Hache fils, l'ébéniste grenoblois qui jouissait alors d'une grande réputation. Enfin, dans un petit salon du rez-de-chaussée, est la bibliothèque « en bois de cerisier et glaces » où Beyle lisait clandestinement les volumes de Voltaire reliés « en veau imitant le marbre ». C'est là aussi qu'il trouva un *Don Quichotte* avec estampes. « La découverte de ce livre, lu sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre... est peut-être la plus grande époque de ma vie. »

Sous l'ombre odorante des tilleuls, — pour qui cent ans ne comptent guère, — j'ai compris l'amour que leur portait Stendhal, et le

regret qu'il eut toute sa vie d'avoir dû se séparer d'eux. Au ministère de la Guerre, où Daru lui avait procuré une place, il regarde avec pitié les tilleuls du jardin et ne cesse de les comparer à ceux de Claix « qui avaient le bonheur de vivre au milieu des montagnes ». Et c'est certainement en songeant à eux qu'il a ce beau cri : « Abattre un grand arbre ! quand ce crime sera-t-il puni par le code ? »

De chaque côté de l'allée s'étendent bosquets, prairies et vergers. C'est un ensemble tout à fait agréable de verdures et de fleurs, avec de jolies perspectives de montagnes, dont M. Arbelet, dans sa très intéressante thèse sur la *Jeunesse de Stendhal*, me semble avoir un peu exagéré le caractère sauvage. Il faut quelque complaisance pour parler de l'aspect « dramatique... formidable... surhumain » de cimes qui atteignent à peine

dix-neuf cents mètres. Les rochers du Moucherotte sont d'ailleurs en partie masqués par un ressaut de terrain, dont la molle inflexion rejoint en pente douce l'élégant plateau Saint-Ange, où l'on ne va point chercher des impressions de terreur, mais une des plus délicates flores du Dauphiné. « La solitude grandiose et la mélancolie de ce jardin de Furonières, perdu au flanc presque désert de la montagne, est enveloppé d'un horizon tragique. » Que voilà de grands mots pour cette campagne riante et ensoleillée, semée de villas et de fermes, couverte de grasses cultures, de noyers, de vignes et de figuiers en pleine terre ! J'y ai même vu un olivier... Ce pays m'a toujours séduit par sa grâce et sa gaieté ; du reste, quand Stendhal en parle à sa sœur, c'est pour lui rappeler « la *charmante* vue de la plaine de Claix ». Les Grenoblois aiment les auberges de ce

village où ils font de plantureux repas, arrosés d'un vin qui est l'un des meilleurs de la région ; je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'idée d'y venir contempler une « toile de fond romantique » souvent animée « de reflets étranges et de gestes passionnés ».

C'est à Claix que le jeune Beyle fit sa première communion. Il y passait la plupart de ses jeudis et de ses dimanches, puis toutes les vacances, les *féries* comme il dit, et non les *foins*, comme avait lu un peu hâtivement Stryienski. Les souvenirs de ces séjours — que gâtaient seulement les promenades où il subissait les discours de son père — ont parfumé toute sa vie. Il ne cesse de les évoquer dans leurs moindres détails. Le don visuel est si fort chez lui, qu'à quarante ans de distance, il peut faire un croquis des choses les plus insignifiantes ; c'est ainsi qu'il décrit

minutieusement la disposition des lieux où il tua ses trois premiers tourdres. « Je tuai le troisième et dernier sur un petit noyer bordant le chemin au nord de notre petit verger. Ce tourdre, fort petit, était presque verticalement sur moi et me tomba presque sur le nez. Il tomba sur le mur à pierres sèches, et avec lui de grosses gouttes de sang *que je vois encore.* »

On imagine la douleur qu'il éprouva quand il dut se défaire de Furonières. Son ami Colomb nous raconte qu'en 1824, Beyle n'y tenant plus vint un jour rôder autour du domaine ; il acheta timidement à des vendangeurs quelques grappes, voulant goûter le plaisir — que Colomb appelle délicieux et qui dut être plutôt amer — de savourer des raisins qui ne lui appartenaient plus. Lui-même fait allusion à une visite semblable, quatre ans plus tard, en 1828.

*
* *

Stendhal n'oublia jamais ni Claix, ni le Dauphiné qui, à son avis, est la plus jolie contrée de France et presque d'Europe. « Je n'ai rien trouvé de pareil en Angleterre ni en Allemagne. Je ne vois de plus beaux paysages qu'en Lombardie, vers les lacs... Mais comment décrire ces choses-là? Il faudrait dix pages, prendre le ton épique et emphatique que j'ai en horreur... Si l'on cédait à la tentation de parler du beau en ce pays, on ferait des volumes. » Sainte-Beuve avait déjà remarqué la place prédominante qu'il donna toujours au Dauphiné. « Beyle, déclare-t-il, n'est pas ingrat pour sa belle province. » Ce qui a parfois induit en erreur, c'est la haine pour Grenoble qu'il exprima tant de fois et si violemment ; mais

depuis que la publication de ses œuvres inédites nous a fait pénétrer dans sa complète intimité, on ne peut plus douter que cette haine vise seulement les Grenoblois et le milieu bourgeois où vivaient ses parents. « Ville que j'abhorrais et que je hais encore, dit-il, *car c'est là que j'ai appris à connaître les hommes.* »

Longtemps, trop longtemps, les Grenoblois lui ont gardé rancune de ces propos. A la fin de sa parfaite édition de la *Vie de Henri Brulard*, M. Debraye cède à un excès d'indulgence quand il prétend que Grenoble n'en veut plus à Stendhal et « lui a rendu en admiration ce que son fils ingrat lui avait donné de dédains ». Certes, nul n'est prophète en son pays, et je ne tiens pas à ce qu'une statue — probablement fort laide — vienne s'ajouter à tant d'autres. Les monuments qu'on doit aux écrivains sont les belles édi-

tions que des mains fidèles établissent pieusement. Mais, à Grenoble, où l'enseignement scientifique eut souvent de l'éclat, la haute littérature fut rarement en honneur. Un doyen de la faculté des lettres a jadis reconnu, dans une langue peu sûre, mais d'assez bonne grâce, cette infériorité : « La plupart des hommes célèbres du Dauphiné, écrit-il, se recommandent par ces solides qualités de l'esprit qui font les mathématiciens, l'homme à raisonnement déductif et à système, l'observateur patient, l'inventeur ingénieux. Les dons de l'esprit qui font le succès éclatant dans les lettres y sont plus rares. La puissance de l'imagination, l'éclat de l'invention verbale leur font défaut. » N'est-il pas étrange, en effet, que nul compatriote de Beyle n'ait eu l'idée de puiser dans le trésor de ses manuscrits? Ceux-ci dormiraient encore sous la poussière de la

bibliothèque municipale, si des étrangers, meilleurs juges des véritables renommées, n'avaient travaillé pour Grenoble, qui ne manquera point, dans les siècles futurs, de joindre au titre de *reine des Alpes* celui de *ville de Stendhal*.

1914.

II

LES SIX VOYAGES DE CHATEAUBRIAND EN ITALIE

II

LES SIX VOYAGES DE CHATEAUBRIAND EN ITALIE

Chateaubriand, qui fut un grand voyageur et ne cessa de s'en vanter, — avec quelque exagération souvent, — franchit à six reprises les Alpes, pour se rendre en Italie. La première fois, en 1803, il avait déjà trente-cinq ans : il a bien soin de nous expliquer qu'il agit autrement que le commun des mortels. « J'avais commencé mes courses dans le sens contraire des autres voyageurs : les vieilles forêts de l'Amérique s'étaient

offertes à moi avant les vieilles cités de l'Europe. » Dans le *Génie du Christianisme*, il est bien question parfois de l'Italie et de ses artistes, mais on devine sans peine que l'auteur ne les a pas vus. Il le reconnaît dans une note des *Voyages*, où il avoue que, n'ayant visité ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte, tout ce qu'il a dit jusqu'alors des arts est « étriqué et souvent faux ».

En 1802, il avait fait en bateau la descente du Rhône. Après un arrêt à Tain, où il termina un article par une image que lui inspirèrent les deux tours dominant Tournon, il débarqua sur le quai d'Avignon et eut le pressentiment d'entrevoir la terre latine. « Les voyages transalpins, déclare-t-il, commençaient autrefois par Avignon; c'était l'entrée de l'Italie. » Il alla jusqu'à Vaucluse, en souvenir de Pétrarque, et cueillit, au bord de la célèbre fontaine, des bruyères parfu-

mées et la première olive que portait un jeune olivier.

L'année suivante, Bonaparte le nommait secrétaire d'ambassade auprès de son oncle, le cardinal Fesch. Je ne rappelle ni les raisons de cette nomination, ni les incidents qui marquèrent son séjour à Rome, voulant seulement évoquer le voyageur.

*
* *

Ce n'est point dans les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il faut aller chercher ses premières sensations d'Italie, mais dans le volume des *Voyages* et dans quelques lettres ultérieurement publiées. C'est ainsi que, le 8 juin 1803, de Lyon, il adresse à son ami Chênedollé des renseignements matériels. « Le voyage d'Italie est très peu cher. Il y a d'ici à Florence une diligence qui passe par Milan

et qui vous rend à Florence pour cinq louis. On se charge de vos bagages et on est, dit-on, parfaitement traité. De Florence à Rome, on trouve des cabriolets qui vous mènent en deux ou trois jours à Rome à un prix très modique. De sorte que vous arrivez au Capitole pour dix louis au plus. »

Le passage du Mont-Cenis lui causa un certain désenchantement. « Je m'attendais, je ne sais pourquoi, à découvrir les plaines de l'Italie : je ne vis qu'un gouffre noir et profond, qu'un chaos de torrents et de précipices. » Les environs de Turin le déçoivent aussi et lui produisent l'inexplicable impression qu' « on peut se croire en Normandie, aux montagnes près ». Mais il subit l'enchantement de la plaine lombarde, qu'il traverse en juin, au moment le plus splendide, avant que l'été en ait atténué le coloris sous ses poussières. Il brosse aussitôt un paysage

charmant et complet : « Des prairies dont la verdure surpasse la fraîcheur et la finesse des gazons anglais se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment ; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons ; le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Milan, centre du tableau. A droite, on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes. » Tout de suite il remarque la supé-

riorité des auberges italiennes. A cet égard, déclare-t-il, « nous sommes, l'Espagne exceptée, au-dessous de tous les peuples de l'Europe ». Hélas! c'est à peine si le développement du tourisme a modifié quelque peu les habitudes et la mentalité de nos hôteliers français. En Italie, au contraire, sauf dans l'extrême sud, le moindre bourg a un *albergo*, une *osteria* où l'on est certain de trouver une chambre propre et un excellent repas, si l'on sait y demander autre chose qu'un bifteck ou un poulet rôti.

L'aspect de Milan charme Chateaubriand ; mais il en goûte peu le dôme. « Le gothique, même le marbre, me semble jurer avec le soleil et les mœurs de l'Italie. » D'ailleurs, il a hâte d'arriver à Rome et ne s'attarde pas en chemin. Il passe à Bologne et Florence, prend la vieille route de Radicofani, où jadis le président de Brosses, après avoir failli

mourir de faim, dîna somptueusement aux frais d'un prince de Saxe. Nous n'avons aucun renseignement sur cette partie de son itinéraire ; mais Chateaubriand utilisa plus tard, dans le livre V des *Martyrs*, les notes qu'il avait prises, en insistant sur ce point que les détails du voyage d'Eudore sont vrais. Nous ignorons également l'impression que lui fit Florence. Il déclare que « les lettres écrites de Florence ne se sont pas retrouvées ». Parti de Milan le 23 juin, arrivé à Rome le 27, je doute qu'il ait eu le temps de beaucoup écrire et de bien voir la ville des fleurs. Pourtant, dans la première lettre envoyée de Rome, il donne un souvenir à « la Toscane, jardin anglais au milieu duquel il y a un temple, c'est-à-dire Florence ».

Mais il oublie tout dans l'émotion qu'il éprouve en entrant à Rome. Le soir même, il crie à Joubert son enthousiasme : « M'y

voilà enfin ! toute ma froideur s'est évanouie. Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu ; j'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint : les sots ! les âmes glacées ! les barbares ! Quand ils viennent ici, n'ont-ils pas passé en caravane, avec les aigles et les sangliers, les solitudes de cette seconde Italie appelée l'*État romain ?* Pourquoi ces créatures voyagent-elles ? Arrivé comme le soleil se couchait, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome : quelle ville ! quels souvenirs ! »

Les nombreuses pages que Rome inspira à Chateaubriand — les plus belles peut-être de son œuvre — sont connues de tous. Mieux que dans les *Mémoires d'outre-tombe* ou les descriptions d'une virtuosité éblouissante des *Martyrs*, c'est dans le volume des *Voyages* qu'on trouve les impressions directes de

l'auteur. Lettres et notes furent, en effet, rédigées sur place pendant les six mois de son premier séjour. La campagne et les ruines romaines offraient de merveilleux thèmes à celui qui est bien, suivant la formule de Lemaître, le plus grand trouveur d'images de la littérature française. Leur splendeur déchue et leur désolation s'adaptaient parfaitement à son inlassable mélancolie. On ne saurait désormais évoquer les horizons de l'*agro romano*, sans apercevoir Chateaubriand, drapé dans une ample redingote, accoudé à une colonne brisée, les cheveux au vent, comme dans le portrait de Girodet. Et l'on ne peut que souscrire au jugement de Sainte-Beuve déclarant, à propos de la *Lettre à Fontanes*, qu'« en prose, il n'y a rien au delà ».

Nul aussi n'a su rendre, comme lui, la lumière de la ville éternelle. « Une vapeur particulière, répandue dans les lointains,

arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome! » Il est naturel que cette luminosité frappe et séduise surtout nos regards habitués aux gris d'argent et aux bleus délicats de notre ciel. Aussi ne suis-je point surpris, contrairement à

Chateaubriand, que des yeux français aient le mieux vu la lumière d'Italie.

Ce premier séjour à Rome fut coupé par deux voyages. En septembre, Chateaubriand se rendit jusqu'à Florence, au-devant de Mme de Beaumont. Il revint avec elle par l'Ombrie ; mais, seule, sa malade l'occupait. « Je ne voyais plus le beau pays que nous traversions ; j'avais pris le chemin de Pérouse : que m'importait l'Italie ? J'en trouvais encore le climat trop rude, et si le vent soufflait un peu, les brises me semblaient des tempêtes. » Il ne parle même pas d'Assise, le pays de son « indigent patron », comme il aime à appeler saint François. A propos des célèbres cascades de Terni, il ne se rappelle que les mots qui s'échappèrent des lèvres déjà décolorées de sa compagne : « Il faut laisser tomber les flots. » Après la mort de Pauline, pour chasser le souvenir qui l'ob-

sédait, il alla passer une dizaine de jours à Naples. Les notes qui figurent dans le *Voyage en Italie* devaient servir à la rédaction de lettres qui ne furent pas écrites; quelques-unes furent utilisées dans les tableaux des *Martyrs*. Les sites de Naples ne l'enchantèrent qu'à demi. « Lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* de la campagne romaine. » Le Celte est un peu dépaysé à Naples où, d'ailleurs, il ne retourna jamais. Pendant les quelques jours qu'il y resta, il ne cessa d'évoquer la France, et

même l'Amérique, dans des rapprochements au moins inattendus. Sa mémoire, nous dit-il quelque part, est un vivant panorama : « Là, viennent se peindre sur la même toile les sites et les cieux les plus divers avec leur soleil brûlant ou leur horizon brumeux. » A Fondi, sous un bois d'orangers, il se souvient des vergers normands ; dans le cratère du Vésuve, il retrouve le silence des forêts du nouveau monde; à Patria, où il cherche vainement le tombeau de Scipion, des terrains semés de fougères lui donnent le regret de la Bretagne.

Les événements, du reste, le rappellent. Un décret du Premier Consul a créé pour lui le poste de ministre à Sion, capitale de la république du Valais. « Bonaparte comprit, déclare-t-il modestement, que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan. » Combien je regrette que Chateau-

briand n'ait pu promener son éternel ennui dans cette haute vallée du Rhône, qui m'a toujours paru le plus triste pays du monde! Rentré à Paris vers la fin de janvier, il se préparait à rejoindre son poste, quand l'exécution du duc d'Enghien le décida à donner sa démission.

*
* *

Deux ans plus tard, Chateaubriand partait pour l'Orient. Après M. Bédier, dont l'impitoyable critique réduisit le voyage en Amérique à une excursion au Canada, M. Masson a récemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, vérifié l'itinéraire de ce nouveau voyage. Le séjour en Italie ne pouvait guère prêter aux moindres supercheries. Chateaubriand quitta Paris le 13 juillet 1806, et, traversant une seconde fois le Mont-Cenis, gagna Milan. Il

s'arrêta quelques heures à Vérone, Vicence et Padoue. Le 23, il est à Venise. « J'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée : on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et de Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre, et j'eus quelque peine à le trouver. » Voilà tout ce que lui inspire Venise. Pas un mot du pittoresque de la ville qu'il découvrait. Et ce n'est pas simple oubli d'écrivain ayant hâte de voguer vers la Grèce et la Palestine : Venise lui déplut. Nous en avons la confirmation dans une très curieuse lettre qu'il envoya de Trieste, quelques jours après, à son ami Bertin. Elle est assez peu connue ; il est indispensable d'en reproduire les passages essentiels. « ... Cette Venise, si je ne me trompe, vous déplairait autant qu'à moi. C'est une ville *contre*

nature. On n'y peut faire un pas sans être obligé de s'embarquer, ou bien on est réduit à tourner dans d'étroits passages, plus semblables à des corridors qu'à des rues... L'architecture de Venise, presque toute de Palladio, est trop capricieuse et trop variée. Ce sont presque toujours deux, ou même trois palais bâtis les uns sur les autres... Ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre. Le ciel n'est pas notre ciel de delà l'Apennin; point d'antiquités. Rome et Naples, mon cher ami, et un peu de Florence, voilà toute l'Italie. »

Cette lettre, que Bertin fit paraître dans le *Mercure de France* du 16 août 1806, froissa terriblement les Vénitiens. Leurs journaux injurièrent l'auteur, allant jusqu'à demander s'ils devaient s'en prendre à « sa méchan-

ceté ou à sa stupidité ». Ils se moquèrent de « l'homme en délire » et de ses « organes imparfaits ». Plusieurs brochures, imprimées à Venise, indiquent l'émotion soulevée. Il est très probable que Chateaubriand, alors en Grèce, ignora ces fureurs, auxquelles plus tard sa vanité peu oublieuse n'aurait pas manqué de réserver quelques traits. Mais cette lettre à Bertin sera bien intéressante à nous rappeler tout à l'heure, quand nous accompagnerons Chateaubriand dans un second voyage aux rives de la lagune.

Étrange pour nous qui subissons profondément le charme et la langueur de Venise, ce peu d'enthousiasme était normal en 1806. Je n'arrive pas à m'expliquer comment Venise, qui avait fait l'étonnement et l'admiration des voyageurs français du moyen-âge, n'excitait plus, depuis le XVIe siècle, le même intérêt. Sans remonter jusqu'à Montaigne, qui

lui consacre à peine quelques lignes, — où d'ailleurs il nous parle surtout de ses coliques, — n'est-il pas étonnant que le président de Brosses, si artiste et si fin, ne l'ait pas aimée ? Il trouve Saint-Marc, la magnifique église Saint-Marc dont nos yeux éblouis ne peuvent se rassasier, « d'un goût misérable tant au dedans qu'au dehors » ; et, devant le palais des Doges, il se borne à dire qu'il est « un vilain monsieur sombre et gothique, du plus méchant goût ». Combien n'est-il pas plus extraordinaire encore que Jean-Jacques Rousseau ait pu habiter dix-huit mois à Venise, sans consacrer une page à la beauté de la ville qui devait servir de décor à tout un siècle de littérature !

L'engouement pour Venise suivit le mouvement romantique ; les *Mémoires d'outre-tombe* nous en fourniront plus loin une évidente preuve.

*
* *

Chateaubriand resta seize ans sans revoir l'Italie. En 1822, ambassadeur à Londres, il obtint d'être l'un des trois représentants de la France au Congrès de Vérone. Il quitta l'Angleterre en septembre et passa, cette fois, par le Simplon. Cette traversée lui rappela le temps déjà lointain de son départ pour Rome :

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds et devant moi le monde !
Quel champ pour mes désirs !
Je volai, j'invoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs...

Il acheva ces vers — fort médiocres comme tous ses vers — à Vérone, d'où il envoya les

premières strophes à la duchesse de Duras. La pièce complète figure dans le recueil de ses poésies sous le double titre : *Les Alpes* ou *L'Italie*.

Le refuge du Simplon était tenu par une Française. « Au milieu d'une nuit froide et d'une bourrasque qui m'empêchait de la voir, elle me parla de la Scala de Milan ; elle attendait des rubans de Paris : sa voix, la seule chose que je connaisse de cette femme, était fort douce à travers les ténèbres et les vents. »

Le 12 octobre, il écrit de Milan à la même duchesse : « J'ai vu le Simplon, les îles Borromées, l'enfer et le ciel, et tout cela m'a été à peu près indifférent. Pourtant les arbres qui ont toutes leurs feuilles, cette belle lumière, ce beau soleil, m'ont fait souvenir du temps où l'Italie était quelque chose pour moi. » Il est dans une période de tris-

tesse et de dépression ; quelques jours après, il lui écrit encore : « Ce qui m'afflige, c'est que l'Italie ne me fait rien. Je ne suis plus qu'un vieux voyageur qui ai besoin de mon gîte et puis de ma fosse. Quand on a âge de congrès, tout est fini. » Pour Chateaubriand, les paysages ne sont que des états d'âme ; presque toutes ses descriptions pourraient être groupées sous le titre de *Paysages passionnés* que j'ai choisi, jadis, pour un petit volume.

Je n'ai trouvé aucune indication sur son itinéraire de Milan à Vérone et je me demande pourquoi il alla jusqu'à Plaisance. Mais ce détour lui procura une rencontre piquante. « En traversant le Pô, une seule barque nouvellement peinte, portant une espèce de pavillon impérial, frappa nos regards ; deux ou trois dragons, en veste et en bonnet de police, faisaient boire leurs che-

vaux ; nous entrions dans les États de Marie-Louise : c'est tout ce qui restait de la puissance de l'homme qui fendit les rochers du Simplon, planta ses drapeaux sur les capitales de l'Europe, releva l'Italie prosternée depuis tant de siècles. Bouleversez donc le monde, occupez de votre nom les quatre parties de la terre, sortez des mers de l'Europe ; élancez-vous jusqu'au ciel, et allez tomber pour mourir à l'extrémité des flots de l'Atlantique : vous n'aurez pas fermé les yeux, qu'un voyageur passera le Pô et verra ce que nous avons vu. »

A Vérone, Chateaubriand descendit à la *Casa Lorenzi* où il avait, nous dit-il, la moitié d'un palais pour quatre mille francs par mois. Il connaissait la ville, rapidement parcourue en 1806 ; et, cette fois, il fut trop absorbé par les problèmes de la politique européenne pour s'occuper d'autre chose. Parmi

les monuments qu'il visite, il mentionne seulement celui de Can Grande, le casino Gazola qui avait servi de retraite à Louis XVIII, et le palais Canossa, l'un des plus beaux de Vérone, occupé alors par l'empereur de Russie : derrière sa façade sévère, je me rappelle la cour à pilastres d'où l'on aperçoit le paysage par delà l'Adige, et, dans un salon, le magnifique plafond exécuté par Tiepolo, qui trouva une jeunesse nouvelle pour se mesurer à Véronèse, dans la patrie même de son illustre devancier.

Près des Arènes, il remarque une femme éplorée ; elle lui rappelle un livret de Marsollier, sur lequel Paesiello avait composé un opéra célèbre qu'il eut peut-être l'occasion de voir jouer à Vérone, où « des chanteurs et des comédiens étaient accourus pour amuser d'autres acteurs, les rois ». Chateaubriand s'intéressa à cette nouvelle Nina.

« Descendue des montagnes que baigne le lac célèbre par un vers de Virgile et par les noms de Catulle et de Lesbie, une Tyrolienne, assise sous les arcades des Arènes, attirait les yeux. Comme Nina, *pazza per amore*, cette jolie créature, aux jupons courts, aux mules mignonnes, abandonnée du chasseur de Monte-Baldo, était si passionnée qu'elle ne voulait rien que son amour; elle passait les nuits à attendre, et veillait jusqu'au chant du coq : sa parole était triste, parce qu'elle avait traversé sa douleur. »

Voilà tout ce que je trouve à glaner dans les longs chapitres du *Congrès de Vérone* qui furent détachés des *Mémoires d'outre-tombe* et publiés séparément. Le 5 novembre, il annonce à la duchesse de Duras qu'il reviendra par Gênes pour visiter une des rares villes d'Italie qu'il ne connaisse pas ; mais il n'en eut point le loisir et rentra rapidement, le

prince de Metternich étant d'avis qu'il rendît compte à Paris de certaines confidences faites par l'empereur de Russie. « Nous quittâmes Vérone le 13 décembre, jetant un œil de regret sur l'Italie, mais nous consolant dans la pensée d'aller continuer nos *Mémoires* à la pâle lumière du soleil qui avait éclairé les misères de notre jeunesse. »

*
* *

Six ans plus tard, à la formation du ministère Martignac, Chateaubriand acceptait l'ambassade de Rome. Le seul nom de l'Italie, déclare-t-il, avait fait disparaître ses répugnances. On lui avait offert le poste pour ne plus l'avoir à Paris. Comme le dit M. André Beaunier : « On s'était, avec munificence, débarrassé de lui. Et il était parti avec chagrin. Sa femme l'accompagnait : ce n'était

pas pour lui faire aimer mieux ce bel exil. »

Sur ce nouveau séjour de sept mois dans la péninsule, nous avons d'abondants documents : de fréquentes lettres à Mme Récamier, — qu'il n'oublie pas, même lorsqu'une nouvelle affection vient charmer sa solitude, — et près de deux cents pages des *Mémoires*. La majeure partie relate les faits de son ambassade et les événements du Vatican ; mais de nombreux fragments, consacrés à la littérature, à l'histoire et à l'art, s'y mêlent agréablement, suivant un procédé qui fait de ce livre, au dire de Lemaître, « un grand chef-d'œuvre, le plus divertissant et le plus éclatant qui soit ».

Chateaubriand s'étend, plus complaisamment que d'habitude, sur son itinéraire et les villes qu'il visite avant Rome. Il traverse de nouveau le Simplon, où il admire le premier sourire d'une heureuse aurore. « Les ro-

chers, dont la base s'étendait noircie à mes pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappés des rayons du soleil. » Mais, dès l'arrivée à Arona, sa mélancolie le reprend et il s'aperçoit avec tristesse que la soixantaine a sonné. « Appuyé sur le balcon de l'auberge à Arona, je regardais les rivages du lac Majeur, peints de l'or du couchant et bordés de flots d'azur. Rien n'était doux comme ce paysage, que le château bordait de ses créneaux. Ce spectacle ne me portait ni plaisir ni sentiment. » D'ailleurs, comme il est résolu à s'ennuyer, — ce à quoi il excelle, — tout lui déplaît. A Milan, en moins d'un quart d'heure, il compte dix-sept bossus et en conclut que la schlague allemande a déformé la jeune Italie. Il voit dans son sépulcre saint Charles Borromée, mort depuis deux siècles et demi, et ne le trouve point beau. A Borgo San Donnino, un tremblement de

terre jette sur le sol les robes et le chapeau de Mme l'ambassadrice. À Parme, le portrait de Marie-Louise lui rappelle, comme jadis la barque de Plaisance, la trahison de l'épouse de Napoléon.

Au lieu de passer par Florence et Sienne, ainsi qu'à son premier voyage, il suit l'antique Via Emilia, que j'ai voulu parcourir, il y a quelques années, bourg après bourg, tant les plus grands souvenirs de l'histoire s'y lèvent à chaque pas. Peu de contrées sont plus chargées de passé que cette Romagne, presque ignorée des touristes, dont Dante définit exactement les limites,

Tra il Po, il monte e la marina e il Reno.

« Une multitude de villes, avec leurs maisons enduites d'une chaux de marbre, sont perchées sur le haut de diverses petites montagnes, comme des compagnies de pigeons

blancs. Chacune de ces villes offre quelques chefs-d'œuvre des arts modernes ou quelques monuments de l'antiquité. Ce canton de l'Italie renferme toute l'histoire romaine; il faudrait le parcourir Tite-Live, Tacite et Suétone à la main. »

Après Forli, il se détourne de son chemin, pour méditer, à Ravenne, sur la tombe de Dante et la mort du beau Gaston de Foix. Il traverse la Pineta dont les pins esseulés le font songer à des mâts de galères engravées dans le sable. A Savignano, il traverse un petit torrent qu'on lui dit être le Rubicon. Quand je visitai le pays, je me souviens qu'on me montra trois ruisseaux qui revendiquent cet honneur; tous les trois étaient du reste insignifiants et sans eau. Qu'importe! L'Yser, connue jadis des seuls riverains, n'est-elle pas devenue l'une des plus illustres rivières du monde? Quant au vrai Rubicon, il est

impossible, paraît-il, de le déterminer avec certitude, d'après les indications vagues ou contradictoires de Strabon, de Pline et des géographes du moyen âge. Les poètes, d'ailleurs, n'ont point si mesquins soucis d'exactitude. Au seul nom, Chateaubriand s'exalte : « Quand on me dit que j'avais passé le Rubicon, il me sembla qu'un voile se levait et que j'apercevais la terre du temps de César. »

A Rimini, il ne salue point l'Adriatique, et non plus à Ancône, où elle est pourtant si belle. Il couche, à Lorette, dans un immense lit qui avait servi à Bonaparte, et sa vertu y triomphe d'une rude épreuve. Il passe à côté de Recanati, sans faire allusion à Leopardi qu'il paraît ignorer. Puis, à travers les Apennins, il descend vers l'Ombrie et rejoint le chemin déjà suivi, quand il ramenait Pauline mourante.

Au début d'octobre, il est à Rome. Il a une

désillusion en revoyant les monuments qu'il compare à ceux d'Athènes et trouve moins parfaits. Mais les environs ont toujours le même charme. Aussi, dans les deux livres des *Mémoires*, — en dehors des événements politiques, de la mort de Léon XII qui lui légua son chat, et du conclave qui élut Pie VIII, — parle-t-il moins de la ville que des fouilles qu'il a fait entreprendre à Torre Vergata et de ses promenades dans la campagne. « Il n'y a pas, dit-il, de petit chemin entre deux haies que je ne connaisse mieux que les sentiers de Combourg. » Il note avec complaisance qu'avant lui les écrivains voyaient seulement l'horreur et la nudité de ce paysage, et que, depuis ses descriptions, ils ont passé du dénigrement à l'enthousiasme. « Les voyageurs anglais et français, qui m'ont suivi, ont marqué tous leurs pas de la Storta à Rome par des extases. M. de Tournon, dans

ses *Études statistiques*, entre dans la voie d'admiration que j'ai eu le bonheur d'ouvrir. » Il est un peu vexé du succès qu'obtint une relation de voyage publiée, en 1804, par Charles de Bonstetten, cet écrivain bernois que Sainte-Beuve appelle un aimable Voltaire suisse. « On y retrouve, dit-il dédaigneusement, quelques sentiments vrais de cette admirable solitude. » Mais il tient à rappeler que la *Lettre à Fontanes*, ayant paru un an avant, c'est lui, et nul autre, qui a découvert la campagne romaine. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il est assez difficile d'en parler après lui ; jusqu'ici peu d'écrivains s'y risquèrent.

Quand il quitte Rome, à la fin de mai 1829, il fait le vœu d'y mourir. « Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments

perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes *Mémoires*. Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. »

Son désir ne fut point exaucé. Comme il rentrait en France, la politique libérale avait fini son temps; le ministère Polignac lançait les *Ordonnances*. Chateaubriand donna sa démission. Il ne devait plus revoir Rome.

*
* *

En 1832, après son arrestation et sa détention à la préfecture de police, dans le cabinet de toilette de Mlle Gisquet, Chateaubriand reprit la route de l'exil et se rendit en Suisse.

Mais il était hanté par l'Italie. « Demain, du haut du Saint-Gothard, je saluerai de nouveau cette Italie que j'ai saluée du sommet du Simplon et du Mont-Cenis. Mais à quoi bon ce dernier regard jeté sur les régions du midi et de l'aurore! Le pin des glaciers ne peut descendre parmi les orangers qu'il voit au-dessous de lui dans les vallées fleuries. » Il passe de nuit à Airolo et Bellinzona. A la lumière de la lune, il revoit le lac Majeur, ce qui lui permet une de ces oppositions somptueuses et cadencées qu'il affectionne. « La lune parut, creusée et réduite au quart de son disque, sur la cime dentelée du Furca; les pointes de son croissant ressemblaient à des ailes; on eût dit d'une colombe blanche échappée de son nid de rocher; à sa lumière affaiblie et rendue plus mystérieuse, l'astre échancré me révéla le lac Majeur au bout de la Val-Levantine. Deux fois j'avais rencontré

ce lac, une fois en me rendant au Congrès de Vérone, une autre fois en me rendant en ambassade à Rome. Je le contemplais alors au soleil, dans le chemin des prospérités ; je l'entrevoyais à présent la nuit, du bord opposé, sur la route de l'infortune. Entre mes voyages, séparés seulement de quelques années, il y avait de moins une monarchie de quatorze siècles. »

Le caractère méridional de Lugano le séduit immédiatement. « Lugano est une petite ville d'un aspect italien : portiques comme à Bologne, peuple faisant son ménage dans la rue comme à Naples, architecture de la Renaissance, toits dépassant les murs sans corniches, fenêtres étroites et longues, nues ou ornées d'un chapiteau et percées jusque dans l'architrave. La ville s'adosse à un coteau de vignes que dominent deux plans superposés de montagnes, l'un de pâturages, l'autre de

forêts : le lac est à ses pieds. » Hélas ! ces charmes de Lugano s'évanouissent chaque jour et l'on ne pourra bientôt plus jouir de ces rives trop célèbres, que les visiteurs de l'autre côté du Rhin, sans cesse plus nombreux, ont enlaidies à vue d'œil. J'ai encore connu, il y a une quinzaine d'années, une Lugano à peine germanisée. Ah ! les savoureux repas qu'on pouvait faire au bord du lac, avec la bonne cuisine lombarde, arrosée d'un vrai Barolo ! L'an dernier, j'eus du mal à trouver encore une *trattoria ;* il n'y avait déjà plus que des *restaurations* dont les menus rappelaient par trop ceux de Munich. Qu'est-ce que cela doit être aujourd'hui, où un grand nombre des Allemands qui avaient envahi l'Italie se sont réfugiés à Lugano ! Chateaubriand ne se demanderait plus s'il doit y finir sa vie. « Je consommerais donc l'exil de mes derniers jours sous ces riants

portiques où la princesse de Belgiojoso a laissé tomber quelques jours de l'exil de sa jeunesse ? J'achèverais donc mes *Mémoires* à l'entrée de cette terre classique et historique où Virgile et le Tasse ont chanté, où tant de révolutions se sont accomplies ? Je remémorerais ma destinée bretonne à la vue de ces montagnes ausoniennes? Si leur rideau venait à se lever, il me découvrirait les plaines de la Lombardie ; par delà, Rome ; par delà, Naples, la Sicile, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, Carthage : bords lointains que j'ai mesurés, moi qui ne possède pas l'espace de terre que je presse sous la plante de mes pieds! Mais pourtant, mourir ici ? finir ici ? N'est-ce pas ce que je veux, ce que je cherche? Je n'en sais rien. »

Il n'eut pas à se poser longtemps ces troublantes questions, puisqu'il quitta Lugano le jour même, sans y coucher, ayant trouvé

d'un loyer trop élevé les maisons visitées. Après quelques semaines à Lucerne, il se fixe à Genève ; mais il fait aussitôt le rêve d'un avenir meilleur. « Je passerai l'été prochain dans la patrie de Jean-Jacques... Et puis, quand l'automne sera revenu, nous irons en Italie : *Italiam !* c'est mon éternel refrain. » Cette fois encore, les événements bouleversèrent tous ses projets. Le 12 novembre, à Genève, Berryer lui apprenait l'arrestation de la duchesse de Berry. Il partit aussitôt pour Paris. Mais cette princesse devait, dès l'année suivante, lui fournir une nouvelle occasion de revoir l'Italie.

*
* *

Par une chaude soirée de juin, revenant de Prague où il avait conspiré avec Charles X, il s'assoupit dans sa calèche, en regardant

se lever les étoiles. Cela nous valut la délicieuse méditation, où il adresse à une Cynthie imaginaire quelques-unes des plus belles phrases que Rome lui ait inspirées. « Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte... Écoutez ! La nymphe Égérie chante au bord de sa fontaine ; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée des Scipions ; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses sauvages... » Comme le dit M. Giraud : « Qui n'a pas lu ce dernier morceau ne sait pas jusqu'à quelle hauteur Chateaubriand poète peut s'élever. » Il faudrait citer toute la rêverie qui se prolonge jusqu'au moment où une voix l'interrompt

brutalement, à l'entrée d'Egra : « — Mein Herr? dix kreutzer bour la parrière. »

Rentré à Paris le 6 juin 1833, il en repartait le 3 septembre, sur l'appel de la duchesse de Berry qui, de Naples, lui donnait rendez-vous à Venise. Il note, avec exactitude, qu'il en est à son dixième passage des Alpes. Il écrit à Mme Récamier : « J'ai eu dans le Jura, et ensuite sur le Simplon, un coup de vent que je ne donnerais pas pour cent écus. » La belle descente sur Domodossola l'enchante plus que jamais. « Un certain jeu de lumière et d'ombre en accroissait la magie. On était caressé d'un petit souffle que notre ancienne langue appelait l'*aure*, sorte d'avant-brise du matin, baignée et parfumée dans la rosée. »

A Vérone, il fait l'appel funèbre de tous les hommes d'État qui jouèrent un rôle en Europe, au moment du congrès. Et il n'hésite

pas à écrire : « C'était là qu'avait réellement commencé ma carrière politique active. Ce que le monde aurait pu devenir, si cette carrière n'eût été interrompue par une misérable jalousie, se présentait à mon esprit. » Mais aussitôt après, dans ce jeu balancé où il se complaît, il dit la vanité de ces choses. « Personne ne se souvient des discours que nous tenions autour de la table du prince de Metternich ; mais, ô puissance du génie ! aucun voyageur n'entendra jamais chanter l'alouette dans les champs de Vérone sans se rappeler Shakspeare. » Il est vrai qu'il rêvait de réunir sur sa tête les lauriers de Metternich et de Shakspeare...

Les bords de la Brenta, demeurés plus riants dans son imagination, trompèrent son attente. Napoléon avait porté le premier coup à la prospérité de Venise et de la Vénétie. La domination autrichienne avait fait

le reste; c'est le cas de répéter les paroles de Chateaubriand : « L'Autriche est venue, elle a remis son manteau de plomb sur les Italiens, elle les a forcés de regagner leur cercueil. » Je connais peu de régions où l'on soit plus accablé par la vue d'une irrémédiable décadence que sur ces rives dont la splendeur, aux XVIIe et XVIIIe siècles, excitait un délire d'enthousiasme chez les visiteurs. Chateaubriand se console à la douceur de l'air, tout heureux d'avoir fui les sapinières de la Germanie où le soleil a mauvais visage. Et il arrive à Venise qu'il n'avai pas revue depuis vingt-sept ans, lors de son voyage d'Orient.

Tout en s'installant à l'hôtel de l'Europe, il sent qu'il va s'exalter et célébrer des beautés qui, jadis, lui déplurent. Il souhaite de « mauvais chemins » à la duchesse de Berry, pour pouvoir rester seul une quinzaine de

jours « au détriment de la monarchie légitime ». Et il trace, en tête de ses notes, des vers de Sannazar et de Chiabrera :

Salve, Italum regina !
. . . .
O d'Italia dolente,
Eterno lume...
Venezia !

Que s'est-il donc passé pendant ce quart de siècle ? Tout simplement que Venise est devenue à la mode. Byron l'a, si j'ose dire, lancée. L'éclat de sa renommée, le retentissement de ses œuvres, les scandales du palais Mocenigo, sa liaison avec la comtesse Guiccioli, sa mort à Missolonghi ont fait de lui une sorte de héros aux yeux de la jeunesse romantique. Tous les poètes rêvent de cette Venise où l'a rejoint son ami Shelley, de ce Lido qu'il parcourait à cheval en déclamant ses poèmes, de cette Adriatique qui tant de

fois avait roulé son beau corps. Keats expire à vingt-cinq ans, en prononçant ce mot désormais magique : « A Venise... » Dès que Musset écrit, c'est pour chanter la ville incomparable :

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge...

Ce sont peut-être les premiers vers qu'il ait rimés. Sa passion reposait du reste sur une documentation assez incertaine, puisqu'on pouvait lire, dans la première édition des *Contes d'Espagne et d'Italie* :

Dans Venise la rouge,
Pas un cheval qui bouge...

Impression vénitienne notée, suivant le mot de M. Maurice Donnay, « du perron de Tortoni ». De même, dans *Portia*, il nous parle des sérénades que l'on donne sous les sombres arcades de Saint-Marc, « les pieds dans

la rosée... » Sans doute imaginait-il la vieille basilique au milieu d'une prairie.

Rien ne prouve mieux l'attrait qu'exerçait alors Venise, si ce n'est l'exemple même de Chateaubriand qui la quitte, déçu, en 1806, et qui, en 1833, s'apprête au dithyrambe avant même de la revoir. Il y a, dans le dernier volume des *Mémoires*, quatre pages, moins connues qu'elles ne le méritent, qui sont les plus splendides qu'aient inspirées Venise, avant celles de Barrès et de d'Annunzio, et qui prennent une saveur particulière à être lues après la lettre à Bertin. S'il fallait croire l'auteur, elles auraient été composées le jour de son arrivée; mais il n'est pas douteux qu'elles furent préparées de longue main. Les citations de Sannazar et de Chiabrera ne lui vinrent pas tout d'un coup, en entrant à l'hôtel de l'Europe; et le début même du morceau n'indique guère

une improvisation : « On peut, à Venise, se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, sur le *Bucentaure*, où l'on vous donne une fête et du bord duquel vous apercevez à l'entour des choses admirables... » Bien entendu, comme à Rome, comme à Lugano, comme quelques jours après à Murano, — cela devient une manie, — il regrette de ne pouvoir terminer ses *Mémoires* à Venise. « Que ne puis-je m'enfermer dans cette ville en harmonie avec ma destinée, dans cette ville des poètes, où Dante, Pétrarque, Byron passèrent ! Que ne puis-je achever d'écrire mes *Mémoires* à la lueur du soleil qui tombe sur ces pages ! » Et le crépuscule de septembre lui fournit une de ces péroraisons où il excelle : « La tour de Saint-Georges-Majeur, changée en colonne de rose, se réfléchit dans les vagues ; la façade blanche de l'église est si fortement éclairée que je distingue les plus

petits détails du ciseau. Les enclôtures des magasins de la Giudecca sont peintes d'une lumière titienne ; les gondoles du canal et du port nagent dans la même lumière. Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés ; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature. »

L'influence de Byron, qu'il met, comme on voit, au rang de Dante et de Pétrarque, fut décisive. Son nom revient constamment sous la plume de Chateaubriand. « Rousseau, dit-il, ne parle pas même de Venise ; il semble l'avoir habitée sans l'avoir vue : Byron l'a chantée admirablement. » Il s'ingénie à trouver des rapports entre l'historien de *René* et le poète de *Childe Harold*, entre la brune Fornarina et la blonde Velléda, et il déclare que ces

rencontres sont flatteuses pour son orgueil. Il écrit à Mme Récamier : « Je conçois que lord Byron ait voulu passer de longues années ici. Moi, j'y finirais volontiers ma vie, si vous vouliez y venir. » Nous sommes loin de la ville « contre nature » qui lui avait tant déplu en 1806. Et cette architecture si décriée, voici comment il la juge maintenant : « J'ai visité le palais ducal, revu les palais du Grand Canal. Quels pauvres diables nous sommes, en fait d'art, auprès de tout cela ! »

Si bien préparé à l'enthousiasme, on devine qu'il emploie le mieux du monde les jours de liberté dont il dispose. Il décrit les principales curiosités de la ville, et même « les choses que les voyageurs, qui se copient tous les uns les autres, ne cherchent point ». Il se fait montrer la prison de Silvio Pellico et s'enquiert de Zanze, la fille de la

geôlière de *Mie prigioni*. Mais l'approche de la duchesse de Berry interrompt ces belles heures : il faut la rejoindre à Ferrare.

Il prend, à Padoue, la route de Monselice, au pied de ces collines Euganéennes que l'on voit, de Venise, se profiler sur l'or du couchant. Il ne semble pas avoir fait un léger détour pour saluer le tombeau de Pétrarque et l'émouvante maison d'Arquà où l'amant de Laure vécut ses dernières années ; mais, toujours poursuivi par le souvenir de Byron, il cite plusieurs vers du *Pèlerinage de Childe-Harold*. Et il s'exalte en pensant qu'il traverse un des coins du monde les plus féconds en écrivains et en poètes ; il nomme pêle-mêle Virgile, Tite-Live, Catulle, Arioste, le Tasse et d'autres presque inconnus. Il est à Ferrare le 16 septembre ; en attendant la mère de Henri V, il visite la ville, dont il note très justement l'air de capitale déchue,

et médite longuement dans le cachot où fut enfermé l'auteur de la *Jérusalem délivrée*. Puis, la duchesse de Berry arrive, dans un accoutrement invraisemblable, et rien n'est amusant comme le récit de Chateaubriand, obligé de s'improviser « gentilhomme de la chambre », pour éviter les bévues de Madame courant à l'étourdie « comme un hanneton ». Elle lui demande de l'accompagner à Prague; il en est si fort consterné que son style s'en ressent : « Je présentai, dit-il, les objections qui se présentèrent à mon esprit. » Et il écrit à Mme Récamier : « Rien ne m'a plus coûté dans ma vie que ce dernier sacrifice, si ce n'est celui de ma démission à Rome. » D'ailleurs, nouveau contretemps. A Padoue, le gouverneur du royaume lombard-vénitien s'oppose à ce que la duchesse de Berry continue son voyage; Chateaubriand doit prendre seul le chemin de Prague. Il déjeune à Co-

negliano, passe à Udine qu'il déclare une belle ville et où il remarque « un portique imité du palais des Doges ». C'est peu, pour la curieuse place qui est l'une des plus jolies d'Italie. Le 21 septembre, il s'engage sur la route d'Autriche et jette un dernier regard à la Vénétie : d'une église, où l'on fête l'ordination d'un prêtre, lui arrive le branle des cloches sonnant dans un campanile illuminé.

*
* *

Au printemps de 1845, Chateaubriand, désirant revoir son roi, se décida à entreprendre un sixième voyage d'Italie. Il partit pour Venise, au désespoir de ses amis qui redoutaient les fatigues de ce déplacement. Malgré ses soixante-dix-sept ans, il les supporta assez bien. Il resta quelques jours

auprès du comte de Chambord qui le retint un peu plus longtemps qu'il ne voulait. Il écrivit à Mme Récamier, ou plutôt il dicta pour elle une lettre : « J'allais partir; les embrassements et les prières du jeune prince me retiennent. Mes jours sont à lui, et quand il ne me demande qu'un sacrifice de vingt-quatre heures, où sont mes droits pour le refuser ? »

Une fois encore, il se promena dans Venise. Il chercha et ne trouva plus, sur un palais du Grand Canal, l'inscription qui rappelait que lord Byron l'avait habité. « L'écriteau a déjà disparu, et il n'est pas plus question du grand voyageur insulaire que d'un pauvre pêcheur des lagunes… »

C'est sur cette dernière impression que se clôt le dernier voyage. Nulle ne pouvait être plus révélatrice de celui qui avait surtout aimé l'Italie en songeant à sa propre gloire.

Les affections de Chateaubriand étaient rarement désintéressées. Au centre de tous ses tableaux, il n'y a jamais que lui ; et je doute qu'il ait beaucoup goûté la nature pour elle-même. Toujours il eut la préoccupation d'associer son nom aux plus beaux spectacles de la terre, aux illustres souvenirs de l'histoire et de l'art. Je ne sais plus qui a malicieusement prétendu qu'en allant chercher des images en Orient, Chateaubriand avait d'abord voulu y laisser la sienne. De même pour l'Italie : son rêve était qu'aux noms de Virgile, de Dante, du Tasse et de Byron, on ajoutât désormais le sien. Ayant trouvé dans la campagne romaine une réelle correspondance avec sa mélancolie, il créa un thème d'où il tira d'incomparables variations : nous avons vu combien il tenait à s'en assurer le monopole. Toute sa vie, il prépara la renommée qu'il laisserait après lui ; rien ne

l'indique mieux que le choix du Grand-Bé pour sa tombe. « Aux petits hommes, dit-il, des mausolées; aux grands hommes, une pierre et un nom. » Il pensait à lui autant qu'à Napoléon lorsqu'il écrivait : « Ce n'est pas tout de naître pour un grand homme : il faut mourir. » Les *Mémoires d'outre-tombe* ne sont, suivant la jolie définition d'Henri de Régnier, qu'« une longue lettre que Chateaubriand écrivit directement, du haut de sa gloire, à l'adresse de la postérité ». A chaque page, perce le souci de survivre dans l'admiration de la foule. Avec quelle envie, il note que le nom de Shakspeare est toujours uni à celui de Vérone! Lier le sien à celui de Rome, quelle gloire impérissable! La ville éternelle et le *Génie du Christianisme*... Peut-être eut-il, à Venise, un doute sur l'avenir, en constatant, si peu d'années après la mort de Byron, que, dans la ville même remplie jadis du fra-

cas de sa renommée, il n'était pas plus question de lui que d'un pauvre pêcheur des lagunes...

Au cours de son premier séjour en Italie, visitant la villa Adriana, Chateaubriand avait fort raillé les voyageurs qui inscrivent leur nom sur les murs : « Ils ont espéré prolonger leur existence en attachant à des lieux célèbres un souvenir de leur passage ; ils se sont trompés. Tandis que je m'efforçais de lire un de ces noms, nouvellement crayonné et que je croyais reconnaître, un oiseau s'est envolé d'une touffe de lierre ; il a fait tomber quelques gouttes de la pluie passée ; le nom a disparu. » Au fond, Chateaubriand voulut-il autre chose qu'attacher à des lieux célèbres le souvenir de son passage? Mais le temps effacera difficilement les magnifiques descriptions qu'il a gravées sur le plus pur métal. Tant que la langue française fera les

délices des hommes, il ne sera pas possible de publier un recueil des plus belles pages inspirées par Rome, sans que la place d'honneur lui soit réservée.

1915.

III

LES RAMEAUX DE SAINTE CLAIRE

III

LES « RAMEAUX » DE SAINTE CLAIRE

En l'année de grâce 1212 — il y a donc exactement sept siècles — le dimanche des Rameaux tombait le 28 mars. La jeune saison commençait à fleurir les collines d'Assise, où la fin de mars est à peu près comme chez nous le milieu d'avril. Les mois du renouveau ont, en Ombrie, une douceur sans pareille. Si l'été convient mieux à la grandeur des horizons romains, si les langueurs de septembre exaltent mieux la volupté de

Venise, c'est le printemps qui donne toute leur grâce et leur vraie nuance aux paysages plus délicats de la Toscane et de l'Ombrie; c'est lui qui fait renaître l'*Umbria verde* et la baigne de cette lumière aiguë, de ce *lumine acuto* dont parle Dante quand il célèbre le ciel incomparable de sa patrie. Alors, comme l'a chanté Le Cardonnel, qui vécut plusieurs années dans le décor d'Assise ou à Figline, sur les rives de l'Arno,

Tout n'est que lys, muguets, narcisses, anémones;
Il flotte des chansons dans l'air musicien,
Car il a triomphé, nous tendant ses couronnes,
Le beau Printemps, aimé d'Ange Politien.

Au flanc des collines, sous les oliviers argentés, les blés nouveaux ondulent aux souffles d'un air frémissant. Les sentiers et les bords des fossés sont parsemés de fleurettes comme dans les tableaux des vieux maîtres de Pérouse. La vallée du Topino

est tout enguirlandée d'arbres fruitiers en pleine floraison, pareils à de gros bouquets sans feuilles. Et la terre, à leurs pieds, jonchée de pétales, semble une neige tachée de sang.

Jamais peut-être matinée plus pure n'avait rayonné sur l'Ombrie que ce dimanche des Rameaux d'il y a sept cents ans. Le doux soleil printanier couvrait de son tiède manteau les champs qui s'éveillaient à la vie. Par tous les chemins qui grimpent à Assise entre des haies de prunelliers et d'aubépines blanches, de longues théories de paysans, en vêtements de fête, montaient de la plaine vers la ville. Les branches d'olivier ou de buis qu'ils tenaient à la main faisaient des traînées de mouvantes verdures. Des voix chantaient. Une allégresse générale flottait dans l'air, mettait à l'unisson la nature et les âmes.

Depuis cinq ans, une ère de joie et d'espérance avait transformé l'antique et farouche Étrurie. Les cœurs battaient pour ce fils de Pierre Bernardone, qui avait renoncé aux richesses de ce monde, obéissant au précepte de l'Évangile qui ordonne de tout abandonner pour suivre uniquement Jésus. On se ralliait au nouveau cri de guerre qu'avait poussé François : *Præco sum magni regis*... Je suis le héraut d'un grand roi !

*
* *

Ce jour-là, 28 mars 1212, la plupart des fidèles assistèrent à la grand'messe de l'église Saint-Georges, où l'évêque Guido officia lui-même. Quand la bénédiction des rameaux fut terminée et la foule dispersée, l'évêque remarqua une jeune fille qui était restée assise à sa place, tellement absorbée dans

ses méditations qu'elle ne voyait ni n'entendait ce qui se passait autour d'elle ; il la reconnut, prit une branche d'olivier et s'approcha d'elle.

Il l'appela doucement :

— Claire...

Elle eut un sursaut, leva vers lui ses yeux étonnés. Il lui tendit le rameau. Elle le porta à ses lèvres, puis sur son cœur, trop émue pour pouvoir parler...

Le soir même, Claire Scifi se rendit à la Portioncule, auprès de saint François. Elle y échangea sa robe de soie pour un grossier sarrau de laine et ses brodequins brodés pour des sandales ; elle coupa ses cheveux, se couvrit la tête d'un voile et prononça ses vœux.

François la conduisit au couvent des bénédictines de Saint-Paul pour qu'elle y passât la nuit ; puis, afin de la soustraire plus

complètement à sa famille qui essayait de la reprendre, au couvent Saint-Ange. Mais cette maison appartenait aussi à l'ordre de saint Benoît, dont Claire ne portait point l'habit et ne voulait pas suivre la règle trop douce. C'est alors que François l'installa à Saint-Damien, où elle vécut quarante années pendant lesquelles, suivant son premier historien, « elle détruisit, à coups de discipline, le délicat albâtre de son corps, tout en remplissant l'Église du parfum de son âme ». Ce que furent ces années de vie monacale, il faut le lire dans la biographie qu'écrivit Thomas de Celano, d'après les récits des frères Léon et Ange : je ne connais pas de poème plus émouvant.

La règle de l'ordre nouveau, rédigée par saint François, fut approuvée, quelque temps après l'installation à Saint-Damien, par le pape Innocent III. Les clarisses vont donc

pouvoir fêter bientôt le septième centenaire de leur fondation.

La plus grande douleur de Claire fut la mort de saint François ; tous ceux qui ont visité Assise ont gardé le souvenir de l'admirable scène immortalisée par Giotto. Les frères montèrent sur leurs épaules la dépouille mortelle du Poverello, depuis la Portioncule où il avait rendu le dernier soupir, jusqu'au couvent de Saint-Damien, pour que Claire et ses sœurs pussent contempler une suprême fois le doux visage de leur père spirituel.

Sainte Claire survécut près de vingt-sept ans à saint François. Elle repose dans l'église qu'Assise lui a consacrée, sur l'emplacement de la vieille église Saint-Georges où l'évêque Guido lui tendit le rameau bénit. C'est là qu'on peut la voir encore aujourd'hui, mais hélas, en quel état ! On a enfermé dans une

châsse étincelante et sous des voûtes de marbres multicolores celle qui avait fait de son couvent « la forteresse de la suprême Pauvreté ». Le lys virginal de son corps périssable est aujourd'hui une momie étrangement maquillée, avec un nez artificiel et des joues d'émail rose.

*
* *

Noble abbesse des premières clarisses, petite sœur de saint François, la plus tendre et la plus pure fleur du mouvement franciscain, que ne vous a-t-on laissée dans votre primitif et humble tombeau de pierre... Ah ! si jamais vous aviez l'idée de revenir à Assise, n'entrez pas dans l'église qui porte votre nom ! Allez plutôt à Saint-Damien. Là, vous seriez un peu moins dépaysée. Vous reverriez le chœur où vous lisiez votre bréviaire,

le réfectoire où un pape s'assit à votre table et l'étroite cellule qui, dit-on, fut la vôtre. Peut-être même reconnaîtriez-vous les objets que l'on montre aux visiteurs comme vous ayant appartenu : une cloche, un reliquaire, un calice d'étain. Vous retrouveriez le minuscule jardin où vous ne vouliez que des lys, des violettes et des roses, symboles de la pureté, de l'humilité et de l'amour divin. Du bord de la petite terrasse, vous reverriez le panorama que vous aimiez : c'est encore lui qui a le moins changé ; ce que nous appelons la civilisation et le progrès ne l'ont point trop abîmé. Voici, dans le lointain, les rouges murailles de Pérouse ; voici, tout près, les toits blancs de Bastia et de Bevagna, où votre frère François prêcha les oiseaux, et la colline de Bettona, et Montefalco au sommet de son pic. Peut-être devineriez-vous encore, dans le paysage familier, la

Rocca de Spolète et son bois de chênes verts ; peut-être même, là où le Chiascio disparaît sous les verdures, pourriez-vous suivre encore son cours sinueux à travers les champs... Mais vos yeux n'apercevraient plus la Portioncule où vous descendîtes en ce même soir des Rameaux. La cabane primitive, qui abrita l'idylle naissante de « madame la Pauvreté » avec le fils du drapier d'Assise, a fait place à une vaste église, froide et somptueuse, où le cœur se glace en entrant. Je vous en prie, n'y allez pas, vous ne reconnaîtriez plus le trop moderne jardin de roses sans épines dont les moines, vos frères d'aujourd'hui, vous donneraient, — moyennant une offrande, — quelques feuilles tachées de rouille. Vainement, vous chercheriez les toits de l'humble cellule sur lesquels, le soir où mourut le Poverello, les alouettes vinrent, au coucher du soleil, se poser et crier, les

alouettes qui pourtant ne chantent que dans la clarté du matin, *alaudæ aves lucis amicæ*... Et je crois bien que vous seriez accueillie comme une étrangère, dans cette église où Claire Scifi devint la glorieuse sœur Claire, le soir des Rameaux de l'an 1212, il y a juste sept cents ans.

1912.

IV

DANS LE VALLON DE LAMARTINE

IV

DANS LE « VALLON » DE LAMARTINE

« Que fais-tu pendant ces belles soirées d'été ? Te promènes-tu avec elle sous les orangers de Grenoble ? » demandait Lamartine à son ami Guichard de Bienassis, qui faisait alors son droit dans la vieille faculté dauphinoise. Quelques jours de repos que j'ai dû prendre m'ont ramené à Grenoble où, pour la seconde fois depuis un temps immémorial, on n'a pas décoré les rues et les avenues avec les orangers que la tradi-

tion locale fait remonter au connétable Lesdiguières. Est-ce leur absence qui m'a rappelé la lettre de Lamartine? Toujours est-il que, dans le Jardin-de-Ville désert, où, il y a quelques années, j'avais évoqué la jeunesse de Stendhal, je me suis surpris à réciter les strophes du *Vallon*...

*
* *

Au lycée de Tournon, dans ma petite bibliothèque d'écolier, malgré l'amour presque exclusif que j'avais alors, comme la plupart de mes condisciples, pour Victor Hugo, figuraient pourtant les *Méditations poétiques* de Lamartine. C'était un volume relié, orné des armes impériales, que mon père avait jadis obtenu en prix à ce même lycée. Le poète flattait du reste mon naïf orgueil provincial. Des fenêtres de l'antique collège, je voyais,

de l'autre côté du Rhône, le quai tranquille de Tain, où il s'était arrêté au retour de son voyage d'Orient. Je n'avais pu trouver, parmi les maisons qu'abritent les platanes, l'auberge où déjà, une trentaine d'années avant lui, était descendu Chateaubriand; mais je savais le quatrain que Lamartine avait envoyé à Mlle de Larnage :

Je ne vis qu'en passant ton céleste visage;
Mon œil, depuis ce jour, reste ébloui de toi.
Je plains le flot du Rhône où se peint ton image :
Il la perd en fuyant, je l'emporte avec moi!

Le Dauphiné est, d'ailleurs, si riche en souvenirs du poète qu'un de mes compatriotes, Mgr Bellet, a pu leur consacrer tout un fort intéressant volume. On sait que Lamartine a chanté la Grande-Chartreuse dans *Geneviève* et les cimes de Belledone dans *Jocelyn*. Mais sans doute doit-il quelques-unes de ses meilleures inspirations aux nombreux

séjours qu'il fit, chez son ami Aymon de Virieu, au Grand-Lemps et dans le vallon de Pupetières que j'ai voulu voir en cette fin de juillet.

Peut-être aurais-je dû faire un pèlerinage au lac du Bourget, à cette « petite mer de Savoie » comme l'appelait Joseph de Maistre, qui tient plus de place encore dans la vie et l'œuvre de Lamartine. Il y aurait eu, en effet, un émouvant centenaire à célébrer. C'est en septembre 1816 que le poète rencontra Mme Charles, dans la pension Perrier où, trois ans plus tard, il devait demander la main de Mlle Birch. N'était-ce pas le cas de revoir, près de l'abbaye d'Hautecombe, la maison aujourd'hui ruinée qui, un soir de tempête, abrita Elvire évanouie, et les rochers du cap Saint-Innocent où furent composées les stances du *Lac?* Mais tant et tant de pèlerins visitèrent ces lieux célèbres, que

j'ai préféré aller rêver dans le val moins connu qu'arrose la Bourbre. Les touristes n'y fréquentent guère. Pourtant une voyageuse illustre m'y précéda :

Dans ce vallon tintant de fraîcheur argentine,
J'ai mis mes faibles pas dans vos pas, Lamartine ;
Et je vais, le cœur grave et le regard penché,
Sur les chemins étroits où vos pieds ont marché.

J'aime ce poème, l'un des plus beaux des *Éblouissements*, plein jusqu'à l'angoisse de ce désir de vivre et de survivre qui est au fond de presque toute l'œuvre de la comtesse de Noailles :

Vous ne pouvez savoir comme est souvent strident
Ce besoin que l'on a de ne pas disparaître,
D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être !
. . . .
Un jour mon chaud regard et mon divin émoi
Ne seront que poussière éparse, que poussière !
Hélas ! douleur d'aller s'effaçant tout entière !

Mais, poétesse avide et passionnée, que vos

cris résonnent étrangement dans ce vallon paisible où l'auteur des *Méditations* cherchait seulement

Un asile d'un jour pour attendre la mort!

*
* *

De Grenoble au Grand-Lemps, on suit d'abord la route de Voreppe, celle même que prit Lamartine quand, avec ses amis Bienassis et Virieu, il découvrit le Dauphiné. Ils partirent en voiture, délirants de joie et chantant à tue-tête. « On eût dit une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté. » Le paysage et les montagnes qui l'encadrent les émurent profondément. « Les rochers et les eaux de l'Isère, la vallée du Grésivaudan, les forêts de sapins, les neiges qui les argentent, les châteaux qui pyramident sur leurs caps, nous firent une im-

pression grave qui éteignit un peu notre jovialité enfantine. » Et pour la première fois, le poète observa que l'admiration n'est jamais gaie.

De Voreppe, on gagne Voiron dont il y a, au début de *Geneviève*, une jolie description. « C'est une belle bourgade au pied des montagnes ; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles ; le pain y est bon ; les châtaignes n'y sont pas chères pour les pauvres gens ; le peuple y est gai, remuant, entendu au commerce et un peu rieur comme en Dauphiné ; les filles et garçons y ont de belles couleurs sur les joues, comme si le froid des neiges voisines les pinçait. »

A une douzaine de kilomètres plus loin, dans le bourg du Grand-Lemps, se dressait autrefois le château des Virieu, dont il ne subsiste guère qu'une tourelle au coin d'une rue. De vieilles estampes permettent de se

faire une idée des anciennes constructions. « Assis, dit un historien local, au pied de coteaux couronnés de châtaigneraies débordant sur des prairies d'un vert glauque intense, le château du Grand-Lemps avait grand air avec son immense cour plantée d'arbres et son allée de tilleuls et de sycomores. Au levant, une tourelle, encore debout aujourd'hui, mais perdue dans un pâté de maisons, s'avançait hardiment en avant-garde, sentinelle isolée mais vigilante. Et par delà la plaine de Bièvres, de la façade principale le regard pouvait errer librement sur les cimes de la Grande-Chartreuse et le massif du Vercors. »

Tous les lamartiniens savent quelle amitié unissait le poète aux Virieu qui, avant la Révolution, habitaient le château de Pupetières. Quand, la tourmente passée, Mme de Virieu revint au pays natal, elle trouva sa

demeure à moitié dévastée et son domaine en des mains étrangères. Elle fit alors l'acquisition du château de Lemps; plus tard seulement elle arracha Pupetières aux aigrefins qui, pour la décider au rachat, menaçaient d'abattre un à un les tilleuls centenaires du parc.

Aymon de Virieu vivait au Grand-Lemps avec sa mère et sa sœur Stéphanie, pour lesquelles Lamartine ne cessa d'avoir une véritable vénération. Le poète, choyé par les deux femmes à l'égal d'Aymon, passa, dans ce cadre familial, quelques-unes des plus douces heures de sa jeunesse. Il en a toujours parlé avec des larmes dans les yeux. « O temps de Lemps! » ne cesse-t-il de s'écrier dans ses lettres.

Quand les deux amis étaient réunis, presque chaque jour, soit à pied, soit à cheval, ils se rendaient du Grand-Lemps à Pupetières.

La route longe un petit lac que l'abondance des végétations cache au regard; le moindre vent y produit un murmure continu qui m'a rappelé le chant qu'exhalent les roseaux du Trasimène. C'est là qu'eut lieu l'accident rapporté par Lamartine dans le commentaire dont il fit suivre le *Vallon*. « Un soir, en revenant au Grand-Lemps, nous descendîmes de cheval, nous remîmes la bride à de petits bergers, nous ôtâmes nos habits et nous nous jetâmes dans l'eau d'un petit lac qui borde la route. Je nageai très bien, et je traversai facilement la nappe d'eau; mais, en croyant prendre pied sur le bord opposé, je plongeai dans une forêt sous-marine d'herbes et de joncs si épaisse, qu'il me fut impossible, malgré les plus vigoureux efforts, de m'en dégager. Je commençais à boire et à perdre le sentiment, quand une main vigoureuse me prit par les cheveux et me ramena sur l'eau,

à demi noyé. C'était Virieu, qui connaissait le fond du lac, et qui me traîna évanoui sur la plage. Je repris mes sens aux cris des bergers. »

En s'éloignant du lac, on aperçoit presque aussitôt la petite vallée où coule la Bourbre paresseuse. Pareille à tant d'autres vallées, je la regarde avec émotion, parce qu'un poète y chanta. Qui n'a pas subi le charme de ces pèlerinages littéraires et de ces paysages passionnés ?

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure...

Lamartine lui-même conduisit Mme Charles aux Charmettes. Ils s'attendrirent aux souvenirs. Elvire cueillit une rose d'automne au rosier qui avait jadis embaumé les rêveries de Jean-Jacques et d'Éléonore de Warens...

Nul entretien avec un écrivain ne se fait

plus intime qu'en ces promenades aux lieux qui l'inspirèrent, surtout quand il s'agit d'un de ceux qui, comme Lamartine, eurent un vif amour de la campagne. Le poète des *Méditations* rappelait sans cesse qu'il était né parmi les pasteurs. « Nous avons été favorisés du ciel, dit-il dans son *Cours de Littérature ;* nous sommes nés et nous avons grandi loin de l'ombre morbide des villes, à l'ombre salubre du verger de notre toit rustique, à l'ombre d'un rocher, et les chants des bergers nous ont bercés tout près de la terre... Malheureux ceux qui n'ont pas respiré en naissant l'âme des champs, des montagnes, des cieux et des mers qui s'exhale de la nature à l'aube de la vie ! » Comme l'a noté si justement M. René Doumic, à qui nous devons des pages pénétrantes sur Lamartine, « les écrivains qui sauront peindre la nature sont pour la plupart ceux qui ont ouvert sur

elle des yeux d'enfants, dans la joie des premiers émerveillements ». Certes, c'est surtout plus tard que l'on sent vraiment la nature et notre amour s'accroît presque toujours avec les années. A mesure que nous avançons dans la vie, nous nous rapprochons de la terre, comme pour nous faire une amie de celle qui va nous recevoir. Mais jamais un citadin venu tard à la campagne n'aura pour elle la tendresse de celui qui y naquit et y grandit, qui l'associa à ses premiers espoirs et à ses premières douleurs. Un amour éclos au soleil, dans la joie d'un clair matin ou la tiédeur pénétrante d'un après-midi, plonge plus profondément en nous qu'une idylle de salon.

De sa jeunesse à la campagne, Lamartine conserva ce que Faguet appelle « un fond de rêverie arcadienne, comme un vase imprégné d'une première odeur en garde toujours un

vague parfum ». Alors que d'autres iront vers la nature pour y trouver des impressions et des images nouvelles, il n'aura qu'à puiser dans le trésor des sensations qu'il avait amassées sans même se douter qu'il pourrait les utiliser un jour. L'influence de Milly fut décisive. « Ses rochers, ses vignes, ses paysans, ses serviteurs, sa famille, se gravèrent dans ma mémoire comme quelque chose de chaud et de vivant, qui faisait partie de moi. » Dans ses *Mémoires*, il ne cesse d'évoquer les coteaux bourguignons où il marcha ses premiers pas. Et ce n'est point amour de convention ou de façade ; c'est presque en paysan qu'il parle de la terre. Il brosse un tableau des vendanges qui justifie ce titre de « vigneron » dont il aimait à se parer. Il nous raconte aussi que, jeune officier, à Beauvais, il bravait tous les jours le soleil et la poussière de la route, pour aller lire et rêver dans une

vigne solitaire qui lui rappelait celles de son enfance. « Je m'enveloppais de ce nuage de feuilles, j'en respirais l'odeur et rien ne me manquait. » Voilà une phrase qu'écrira seul un campagnard.

*
* *

Après Milly, je crois bien que le coin de France où sont Belley, Aix et Lemps, est celui que préféra le poète. Il y trouvait les paysages modérés qui lui plaisaient.

> Terre, soleil, vallon, belle et douce nature,

ce vers résume assez bien ce qu'il chanta toujours. Quand il veut peindre les Alpes, dans *Jocelyn*, on sent l'effort et ses descriptions rendent assez gauchement les splendeurs des cimes. Je sais bien que la haute montagne n'est guère en elle-même inspi-

ratrice des poètes, pas plus d'ailleurs que des peintres : ses lignes dures et trop nettes limitent le regard et arrêtent le rêve. Elle ne peut servir que de décor lointain ; ainsi Lamartine a souvent parlé avec émotion des Alpes aperçues de ses coteaux mâconnais. Du reste, comment aurait-il rendu la poésie majestueuse des sommets? Je ne crois pas que le poète ait accompli beaucoup d'ascensions. S'il avait gravi Belledonne, il n'y ferait pas fleurir des câpriers, ni nager des cygnes sur ses lacs glacés.

La petite combe de Pupetières — ou vallée Férouillat comme on l'appelait dans le pays — était bien faite au contraire pour le séduire ; les ruines du château en complétaient alors son aspect mélancolique. « Nous allions quelquefois, dit Lamartine dans le commentaire du *Vallon*, passer des heures de solitude à l'ombre des pans de murs

abandonnés que mon ami se proposait de relever et d'habiter un jour. » Avant la Révolution, Pupetières n'était point un château bien remarquable. Costa de Beauregard, qui a raconté l'odyssée de la famille Virieu dans son *Roman d'un royaliste sous la Révolution*, nous le décrit ainsi : « C'étaient, adossés à une vieille tour féodale, une foule de bâtiments accessoires reliés les uns aux autres. Les fossés de jadis étaient comblés depuis si longtemps que de grands tilleuls y avaient poussé. Là où l'on ne voyait pas de tilleuls, c'étaient des laitues et des choux. Quelques marches descendaient de la tour pour rejoindre la demeure au grand chemin d'arrivée. Qu'il était long ce chemin ! Qu'il était droit ! Il montait de la ferme à la maison située à mi-côte d'une colline boisée, et il montait si raide que quatre chevaux y avaient fort affaire de hisser une voiture. » Le château actuel,

entièrement restauré, ne renferme aucun souvenir lamartinien. C'est dans le vallon même qu'erre encore l'âme du poète, sous les ombrages des châtaigniers et des tilleuls centenaires. Peut-être est-ce sur le banc rustique qui porte aujourd'hui son nom, au pied d'un immense hêtre à plusieurs troncs, que furent écrits les vers qui allaient immortaliser ces lieux jusqu'alors sans gloire.

« Ce fut en Dauphiné, dans les ruines du vieux château de Pupetières, que j'écrivis pour lui (Aymon) la méditation poétique intitulée le *Vallon*. Ces vers rappellent le site et les sentiments que cette solitude, ces bois et ces eaux faisaient alors murmurer en nous. » Je sais combien il faut se défier des commentaires de l'auteur ; mais vraiment, ici, ils ne s'éloignent guère de ce que nous connaissons d'autre part. C'est en juillet 1819, à la fin du séjour de deux mois qu'il fit au Grand-Lemps,

près d'Aymon malade, pendant une promenade à Pupetières, que Lamartine dut avoir la première idée du *Vallon*. Peut-être même Aymon la lui suggéra-t-il ; cela expliquerait *pour lui* de la citation précédente et *vallon de mon enfance* qui, dans la pièce, ne peut s'appliquer qu'à Virieu. Mais l'état d'âme du poète s'accordait parfaitement avec celui de son ami ; il était également souffrant et ne cessait, dans ses propos et dans ses lettres, de dire adieu à la vie. Si le souvenir d'Elvire, avivé par la proximité d'Aix, n'était pas étranger à sa mélancolie, d'autres ennuis l'aggravaient singulièrement. A-t-on raison de déchirer le voile qui entoure la légende des poètes? C'est discutable. Mais Lamartine ne pourrait protester qui, le premier, nous confia quelques-uns de ses secrets amoureux. Nous savons que, peu de semaines après la mort d'Elvire, il songeait à se marier et avait deux

partis en vue; il était décidé, « si Mlle D... ne voulait pas de lui, à épouser Mlle B... » Ah! que je comprends l'indignation de M. Lanson : « Sept mois après la mort d'Elvire et avant même de l'avoir pleurée en vers, avant d'avoir écrit, d'avoir conçu l'*Isolement!* » Eh! oui, cela ne l'empêchait point d'ailleurs de s'écrier :

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé!

Le 20 janvier 1818, il écrit à son ami Virieu : « Tu auras reçu mes lettres et vu que je n'avais rien à espérer pour moi de Mlle D... Ma mère est dans la désolation ; nous sommes contrariés et épluchés sur tous les points. » Mais, pauvre Elvire, ce n'est pas tout! Quand Alphonse arrive à Lemps, en juin 1819, il quittait la « princesse italienne » qui devait, comme nous l'a révélé M. Jean des Cognets, lui faire tout oublier pendant

quelques semaines, aussi bien le serment aux mânes de Julie que le mariage projeté. Elle était, paraît-il, si belle ! « La princesse, déclarait plus tard Lamartine à Dargaud, était une Circé. Je n'ai jamais rencontré de beauté si terrible. Je ne sais quel feu courait dans ses veines. Elle aurait épuisé un dieu. » Cela nous aide à comprendre l'état d'un simple poète qui venait de passer avec elle plusieurs jours à Dijon...

Après les deux mois de Lemps, au début d'août, Virieu et Lamartine se rendirent à Aix ; c'est alors qu'Alphonse fit sa déclaration à Mlle Birch. Puis, à son retour en Bourgogne, il acheva le poème du *Vallon*. On peut supposer que sa dernière aventure n'en atténua point le pessimisme. De nombreux obstacles contrariaient, en effet, ses projets matrimoniaux, et, parmi ses rivaux près de la jeune Anglaise, il avait eu le dépit de ren-

contrer un de ses amis, Louis de Vignet. C'est la seule explication que j'aie trouvée de ce vers dont le premier hémistiche au moins doit viser un fait précis :

> L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne.

Nous savons également qu'il introduisit au milieu du poème une strophe écrite, à Aix, pour Julie, sur le petit carnet rouge qu'elle lui avait jadis donné. Ah ! qui démêlera les sentiments d'où jaillirent les vers désabusés du *Vallon !* Et combien j'aimerais mieux ne pas voir flotter, autour du souvenir d'Elvire, les images de l'héritière d'outre-Manche et de la Circé d'Italie !

*
* *

Le 20 octobre 1819, Lamartine écrit au Grand-Lemps : « Je vous enverrai, par la pre-

mière, *la Vallée Ferouillat*, où il n'est guère question de Férouillat. » Il était prudent d'avertir Virieu qu'il n'y trouverait qu'une bien vague description de son vallon natal. C'est tout au plus, en effet, si deux strophes ont une apparence de couleur locale :

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source, ils se perdent sans nom.

Que de vallons, en Dauphiné et par toute la France, répondent à cette peinture! Ces ombrages pourraient être aussi bien les platanes d'une combe de Provence ou les sapins d'un val alpestre. Ne cherchons en ces vers aucun des détails pittoresques chers aux

poètes d'aujourd'hui et, par exemple, à Mme de Noailles qui, en ces mêmes lieux, chanta

Le vallon, entre ses coteaux
Que parfument de molles menthes...

Mais faut-il le regretter? Un Lamartine, qui verrait avec les yeux de Mme de Noailles, ne serait plus Lamartine, dont il semble que l'indétermination soit la condition et l'essence même de son génie. Ne lui demandons que « la vaste sonorité » dont parle Barrès dans l'*Abdication du poète*; écoutons, sans tendre l'oreille à des sons qu'elle ne peut rendre, « la cloche qui se balance amoureusement dans les airs pour épandre sur la vallée une inépuisable harmonie ». Je ne suis pas certain, d'ailleurs, que des vers plus précis évoquent mieux un paysage que la simple musique de Lamartine. Et peut-être Brunetière a-t-il raison de penser « qu'en

comparaison des siennes, et comme étant plus extérieures à leurs auteurs, toutes les autres descriptions de la nature ont dans notre poésie quelque chose de plus théâtral, de plus littéraire, de moins éprouvé ».

Ce qui gâte un peu notre plaisir, c'est la facilité de l'écrivain, cette « grâce du génie » comme il l'appelle je ne sais plus où. Il ne se souciait pas assez de ce que d'autres ont peut-être poussé à l'excès, mais nous ont appris à aimer : l'art, le métier de poète. Et sans doute est-ce pour cela qu'on adore ou déteste Lamartine, le plus souvent sans le connaître. Même parmi ses admirateurs, qui donc sait par cœur des poèmes entiers ? Mettons à part le *Lac* presque toujours, le *Vallon*, l'*Isolement* quelquefois. Les vers ont trop rarement cette plénitude, cette force en mouvement, cet enchaînement puissant qui rendent tant de poèmes d'Hugo semblables

à des torrents ou à des fleuves majestueux. Les strophes paraissent interchangeables, et nous avons vu que le poète ne se faisait pas faute d'user du procédé. Qu'importe ? puisqu'il s'en dégage une mélodie d'un charme tel que beaucoup la préfèrent à la symphonie d'Hugo. « Cela représente huit heures du soir en été », disait Émile Augier, peu apte, en effet, à goûter cette poésie. Mais ce n'est pas déjà si mal que de pouvoir rendre avec des mots ce moment exquis de huit heures du soir en été ; l'auteur de *Gabrielle* a bien fait de ne s'y point essayer. Ne fixe pas qui veut l'insaisissable et le fugitif. Le mystère et le rêve hantent plus volontiers les cimes que les logements bourgeois. Les vrais artistes seuls composent les musiques qui correspondent à nos fibres les plus secrètes. Malgré tout ce qui peut manquer aux descriptions de Lamartine, nul être sensible à la

beauté des vers n'apercevra Pupetières sans entendre chanter dans sa tête les strophes des *Méditations*. Quand Virieu eut restauré le château et s'y fixa, Lamartine lui écrivit : « Tu dois être heureux dans le *vallon célèbre* dont l'ombre est à toi et le bruit à moi. » C'est le propre des génies de s'annexer ainsi les lieux où ils ne firent que passer, au point qu'on ne puisse les visiter qu'en marchant dans leur ombre sans cesse agrandie par le temps.

1916.

V

AU TOMBEAU DE PÉTRARQUE

V

AU TOMBEAU DE PÉTRARQUE

C'est au milieu des collines Euganéennes, au pied du mont Ventolone qui le protège des vents, qu'est blotti le petit village d'Arquà où mourut Pétrarque. La route qui y conduit s'élève sur les pentes d'un cirque ensoleillé, où les vignes se mêlent aux figuiers et aux oliviers. Dans les jardins, lauriers, camélias et grenadiers poussent en pleine terre drus et vigoureux.

Au bas de la dernière montée, une fontaine

jaillit qui déjà évoque Pétrarque ; c'est lui qui la fit construire, ainsi que nous l'indique l'inscription :

FONTI NUMEN ADEST ; LYMPHAS, PIUS HOSPES, ADORA
UNDE BIBENS CECINIT DIGNA PETRARCHA DEO.

Arquà, sur le coteau, ne possède aucune source et, aujourd'hui encore, c'est la seule fontaine qui l'alimente. Les paysannes y puisent l'eau dans des seaux de toutes formes qu'elles portent suspendus aux deux extrémités d'une grande tige courbée, élégamment posée sur leurs épaules, suivant un antique usage qu'on retrouve à peu près partout dans la Haute-Italie.

J'avoue que ce n'est pas sans émotion que j'ai pénétré dans le village du poète; mais je ne croyais pas être si vite près de lui. A peine ai-je fait quelques pas que je me trouve devant son tombeau. Qu'elle est sai-

sissante cette place, devant la plate et pauvre façade de l'église, avec ce simple sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre colonnes! Du bord de la terrasse, la vue s'étend sur les maisons du village et la campagne. D'un jardin en contre-bas, jaillissent deux cyprès, gardiens immobiles et muets qui veillent sur le cercueil. Au-dessous du buste en bronze, une épitaphe nous dit que ce tombeau renferme les ossements de Pétrarque. Encore n'y sont-ils plus au complet, puisque, au XVIIe siècle, un dominicain brisa un angle de la tombe et réussit à emporter un bras. Était-ce pour l'offrir à Florence, comme on l'a prétendu? Peut-être, car il est certain que toute l'Italie envia la gloire d'Arquà. Déjà Boccace louait le village d'avoir conservé les os de l'illustre vieillard, et blâmait Florence qui n'avait pas su retenir son fils : « Comme Florentin, j'envie Arquà qui, jus-

qu'alors obscure, deviendra célèbre parmi les nations. Le marin revenant des plus lointains rivages regardera avec émotion les monts Euganéens et dira à ses compagnons: « C'est au pied de ces collines que Pétrarque dort. »

N'eût-elle que ce tombeau, Arquà serait, en effet, immortelle. Mais elle garde jalousement un autre souvenir : la maison où l'amant de Laure vécut ses dernières années. Pour y monter, le chemin est rude ; il n'a pas dû changer depuis le jour où l'on descendit le glorieux cercueil, au milieu de la prosternation de tout un peuple, entre ces mêmes murs.

Devant la maison est un petit jardin, d'ailleurs assez récent, puisqu'il ne figure pas sur des estampes du XVIIIe siècle; mais il n'est pas douteux qu'il devait en exister un presque semblable, du temps de Pétrarque.

Celui-ci chérissai ses arbres et ses fleurs autant que ses livres, ce qui n'est pas peu dire, si l'on se rappelle quel bibliophile il fut. L'un des premiers, il sentit vraiment la nature, et son surnom de « silvanus » indique bien ses goûts. Il a rédigé un traité de jardinage des plus détaillés. Une de ses lettres est datée « de l'ombrage d'un châtaignier ». Avec l'âge, son amour pour la campagne s'accrut, ainsi qu'il arrive presque toujours ; je l'ai déjà noté pour Lamartine. L'éclat des cités bruyantes ne tente guère les regards prêts à s'éteindre ; rien n'est aussi doux aux vieillards que les rayons d'un beau soleil. C'est ce qu'exprima Byron dans les magnifiques strophes de *Childe Harold* où il évoque également Pétrarque : « Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. » Dans plusieurs de ses dernières lettres,

le poète nous parle de son jardin, et surtout de l'arbre qui lui fut si cher, le laurier dont le feuillage l'avait couronné au Capitole et dont le nom lui rappelait l'amante inoubliée. Symbole de l'amour et de la gloire qu'il rechercha d'un zèle égal, Pétrarque chanta jusqu'à la fin le charme

Del dolce lauro e sua vista fiorita.

Un étroit escalier monte à une petite loggia soutenue par trois colonnes. Tout est exigu dans la maison, ainsi qu'il le fallait pour le vieillard ayant constamment besoin d'un appui à la portée de sa main. L'amant de la solitude n'avait pas hésité entre le palais que lui offrait Venise, en échange du don de ses livres, et le calme asile que lui proposa François de Carrare dans les monts Euganéens. « Oh ! écrit-il à un de ses amis de Parme, si tu pouvais voir mon nouvel

Hélicon, je suis sûr que tu ne voudrais plus le quitter. » La maison, très simple, comprend un vestibule sur lequel ouvrent les différentes chambres ; presque toutes ont un balcon d'où l'on embrasse, soit les collines étagées s'abritant l'une l'autre contre les vents, soit, par-dessus les toits du village, la vaste plaine de Battaglia.

La demeure où vécut un écrivain parle toujours à notre sensibilité, surtout quand elle est dans un village, et mieux encore, au milieu des champs. C'est que la nature ne change guère, et qu'après plusieurs siècles nous retrouvons les mêmes montagnes et les mêmes fleuves, et, bien souvent, les mêmes forêts et les mêmes prairies. Peu d'années, au contraire, suffisent à altérer l'aspect d'une ville ; et, quand la maison du poète est intacte, autour d'elle tout s'est modifié. Comment retrouver la physionomie et l'at-

mosphère de la Florence où vécut Dante? Tandis que, dans ce village de Pétrarque, rien n'a bougé. Les choses sont restées tellement pareilles que je ne puis, pensant à lui, les regarder sans émotion. Malgré les six siècles qui nous séparent, je vois, de cette loggia, exactement ce qu'il voyait. Par sa précision et son intimité, c'est un des paysages littéraires les plus poignants qui soient. Mais peut-être a-t-il pour moi un charme particulier. Les meilleures journées de ma jeunesse, je les ai vécues, au temps des vacances, sur la petite terrasse de la maison maternelle qui domine un hameau et un médiocre panorama; j'y ai vu mon grand-père, puis mon père emplir leurs derniers regards des mêmes horizons sur lesquels je voudrais que se ferment mes yeux... Et il m'est facile d'imaginer le poète contemplant le village et les coteaux couverts de vignes, saluant d'un mot

aimable les paysans qui passent et ne comprennent pas comment ce vieillard courbé et tout blanc, si semblable aux autres vieillards, peut à la fois être si simple et si glorieux.

Ah ! qu'elle est pathétique, cette maison où il vécut ses ultimes jours, tandis que la mort s'avançait vers lui ! Mais que ne l'a-t-on conservée intacte, ou même vide, au lieu d'y avoir accumulé pêle-mêle les objets les plus divers et jusqu'à la momie de sa chatte préférée ! Heureusement, à côté de la chambre à coucher, on a respecté la petite bibliothèque où Pétrarque aimait à se retirer. Là, il était tranquille et isolé. Il échappait aux importuns, aux visiteurs, à tous ceux qui interrompaient ses travaux. « Lire, écrire, méditer, sont encore, avoue-t-il, comme dans ma jeunesse, ma vie et mon plaisir. Je m'étonne seulement, après un tel labeur, de savoir si

peu. » Il sent que les heures comptent double et le pressent. « Je me hâte... il sera temps de dormir quand je reposerai sous la terre. » Couché très tôt, comme les paysans d'Arquà, il se lève avant eux, au milieu de la nuit, allume la petite lampe suspendue au-dessus de son pupitre, et travaille jusqu'à l'aube. C'est là qu'un matin de juillet, ses domestiques l'aperçurent, courbé sur un livre. Comme ils le voyaient souvent dans cette attitude, ils n'y prêtèrent point attention. Pétrarque était mort. M. Pierre de Nolhac croit avoir retrouvé le manuscrit où s'arrêta sa main tremblante, sur un renvoi aux lettres de Cicéron. Il suppose que Pétrarque se leva pour aller vérifier une référence et qu'il s'évanouit en se rasseyant. Je préfère l'ancienne version d'après laquelle sa tête serait retombée, inerte, sur les pages du Virgile qui ne le quittait jamais, même en

voyage. Tous les lettrés connaissent le manuscrit sur vélin, annoté de sa main, qui fait la gloire de l'Ambrosienne. Il me plaît d'imaginer qu'il prit ce volume pour se distraire un instant de son travail d'érudition. Il lut quelques vers du poète qui était né de l'autre côté des collines Euganéennes; il entendit les alouettes lancer leur appel au jour nouveau; et il s'éteignit doucement, avec la nuit, comme une lampe sans huile expire aux fraîcheurs du matin. Ainsi le dernier souffle du chantre de Laure aurait effleuré les vers du cygne de Mantoue...

1912.

VI

GEORGE SAND A BASSANO

VI

GEORGE SAND A BASSANO

Parmi les petites villes de la Vénétie, Bassano est l'une de mes préférées. Admirablement située, au débouché de la Brenta dans la plaine vénitienne, elle a vraiment grand air, avec ses restes de remparts couverts de lierre, ses promenades des Fossés plantées d'énormes tilleuls, son château de briques aux tours carrées qui rappelle un des passés guerriers les plus tourmentés qui soient, et surtout son vieux pont cou-

vert dont l'histoire résume presque celle de la cité. Moins long, mais plus large que le célèbre pont de Pavie sur le Tessin, il complète le plus pittoresquement du monde le tableau que forme la ville, quand on la regarde du lit de la rivière, étageant ses jardins et ses maisons dont les fondations descendent jusqu'au fleuve qui, parfois, les secoue un peu rudement. En haut, par-dessus les toits et les arbres, se dresse l'antique citadelle. Toute la colline se reflète dans l'eau que raie seulement le vol des hirondelles poursuivant d'invisibles insectes.

J'ai dit, dans un de mes volumes d'*Heures d'Italie*, le charme de la cité et les richesses de son musée. Souvent, depuis, j'ai fait le tour des belles promenades qui encerclent la ville. Les vues sont magnifiques sur les contreforts des Alpes et la vallée de la Brenta : je comprends l'enthousiasme qu'elles provo-

quèrent chez George Sand, au début de ses *Lettres d'un voyageur*.

Dans l'œuvre de la romancière de Nohant, j'ai toujours eu un faible pour ces lettres, et surtout pour les lettres vénitiennes, écrites à trente ans, confidences d'un esprit souffrant que torture le doute. Au milieu d'incessantes dissertations sur les sujets les plus divers, on assiste, dans leur sincérité émouvante, aux constantes luttes d'une âme passionnée contre les entraves de la société et les servitudes de l'opinion.

Dans la préface du volume, elle s'excuse de s'être mise en scène à la place de personnages imaginaires, comme si elle avait fait autre chose toute sa vie ! Elle reconnaît du reste aux trois premières lettres, envoyées de Venise, une valeur certaine, celle d'avoir été écrites « avec une étourderie spontanée pleine de jeunesse et de franchise ». Il faut

avouer, en effet, que rarement l'inconscience d'une amante alla plus loin. A peine arrivée à Bassano avec le docteur Pagello, tandis que Musset malade gardait le lit à Venise, elle découvre, sur les remparts, une « boutique de café » qu'elle recommande « comme une des meilleures fortunes qui puissent tomber à un voyageur ennuyé des chefs-d'œuvre de l'Italie ». Elle déjeune sur un tapis de gazon semé de primevères, avec du café excellent, du beurre des montagnes et du pain anisé. Et aussitôt, elle invite Musset à venir faire plus tard un pareil déjeuner. « Dans ce temps-là, tu sauras tout ; la vie n'aura plus de secrets pour toi. Tes cheveux commenceront à grisonner, les miens auront achevé de blanchir ; mais la vallée de Bassano sera toujours aussi belle... »

J'ai vainement cherché le café des Fossés et je n'ai pu qu'évoquer le souvenir de la

trop ardente amoureuse, sur les remparts où soufflait, par tièdes bouffées, le vent du sud-ouest tout parfumé d'avoir passé sur les jardins de la Brenta. Assis, comme elle, sur le gazon printanier semé de primevères, j'ai relu son exquise description : « La campagne n'était pas encore dans toute sa splendeur, les prés étaient d'un vert languissant tirant sur le jaune, et les feuilles ne faisaient encore que bourgeonner aux arbres. Mais les amandiers et les pêchers en fleurs entremêlaient çà et là leurs guirlandes roses et blanches aux sombres masses des cyprès. Au milieu de ce jardin immense, la Brenta courait rapide et silencieuse sur un lit de sable, entre ces deux larges rives de cailloux et de débris de roches qu'elle arrache du sein des Alpes, et dont elle sillonne les plaines dans ses jours de colère. Un demi-cercle de collines fertiles, couvertes de ces longs ra-

meaux de vigne noueuse qui se suspendent à tous les arbres de la Vénétie, faisait un premier cadre au tableau; et les monts neigeux, étincelants aux premiers rayons du soleil, formaient, au delà, une seconde bordure immense, qui se détachait comme une découpure d'argent sur le bleu solide de l'air. »

Tout cela est exact; et, un peu plus loin, elle note très heureusement le charme de ces pays de la Haute-Italie, au mois d'avril, quand les naissantes floraisons se détachent sur la neige qui blanchit encore les plus hautes cimes. « Des troupeaux d'enfants et d'agneaux jouaient pêle-mêle sur les bords de la Brenta, à l'ombre des cerisiers en fleurs. Cette saison est délicieuse pour voyager par ici. La campagne est un verger continuel; et si la végétation n'a pas encore tout son luxe, si le vert manque aux ta-

bleaux, en revanche la neige les couronne d'une auréole éclatante, et l'on peut marcher tout un jour entre deux haies d'aubépines et de pruniers sauvages... »

Mais la romancière ne tarde pas à être le jouet de sa terrible imagination. Quittant le docteur qui est obligé de rentrer à Venise, elle veut, avant de revenir auprès de Musset, visiter les Alpes du Tyrol. C'est un très vieux désir qui lui vient d'une romance entendue jadis et d'une rencontre en diligence... Lorsqu'on lit le récit de son excursion, il semble qu'elle ait accompli de véritables prouesses d'alpiniste. En réalité, elle fit tout juste une douzaine de kilomètres au nord de Bassano, le long de la Brenta, jusqu'à Oliero, où elle visita les grottes célèbres ; puis, au lieu de revenir par la même route, elle gagna Possagno, Trévise et Mestre.

Quand on connaît le pays, rien n'est amu-

sant comme le récit de George Sand. Après avoir pris des sentiers qui la conduisent « jusqu'à la hauteur des premières neiges », elle s'arrête en un lieu « inculte, terrible, austère, désolé ». Un quart d'heure de demi-sommeil lui suffit pour divaguer entièrement. « Je m'imaginais que j'étais en Amérique, dans une de ces éternelles solitudes que l'homme n'a pu conquérir encore sur la nature sauvage... Je m'attendais presque à voir le boa dérouler ses anneaux sur les ronces desséchées, et le bruit du vent me semblait la voix des panthères errantes parmi les rochers. » Comment a-t-elle pu écrire cela sans rire? Quand elle se réveille « sur une cime des Alpes », elle a l'impression qu'elle pourrait être, le lendemain, si elle voulait, « sur la cime des Andes ». Elle marche encore, arrive « au faîte d'une crête de rochers » et se trouve... on se demande

avec anxiété sur quel sommet cette course a pu la conduire... elle se trouve en face du bourg de Possagno, dans la jolie et fertile vallée où naquit Canova...

Naturellement, un tel nom sous sa plume amène une longue dissertation sur le sculpteur qu'elle encense ainsi qu'il était alors de mode. Canova fut un de ces prétendus génies qu'on adule de leur vivant à l'égal des dieux et dont les souvenirs survivent à peine un siècle après. S'il est vrai, comme le raconte George Sand, que le temple de marbre, bâti sur le modèle du Panthéon romain, ait été élevé par Canova « dans une vue philanthropique... pour attirer un grand concours d'étrangers et de voyageurs à Possagno, et procurer ainsi un peu de commerce et d'argent aux pauvres habitants de la montagne », ceux-ci doivent être aujourd'hui fort déçus... Ce qui est vraiment ma-

gnifique, c'est la situation du temple et la vue que l'on a de la terrasse qui le précède. Par delà un premier plan de coteaux fleuris qui vont en s'abaissant, l'œil aperçoit l'immense plaine vénitienne, semée de villes et de villages, d'où émergent les campaniles tout roses dans la lumière du matin. Par les temps clairs, on distingue Venise et la ligne bleue de l'Adriatique.

Mais terminons le voyage avec George Sand. Elle revient par la jolie route d'Asolo, le long de collines couvertes de figuiers. « J'embrassai ce riche aspect de la Vénétie pendant plusieurs lieues, sans être fatiguée de son immensité, grâce à la variété des premiers plans, qui descendent par gradins de monticules et de ravines jusqu'à la surface unie de la plaine. Des ruisseaux de cristal circulent et bondissent parmi les gorges, dont les contours sont hardis sans

âpreté, et dont le mouvement change à chaque détour du chemin. C'est le sol le plus riche en fruits délicieux et le climat le plus sain de l'Italie. » Que nous voici loin des solitudes désertiques hantées par les boas et les panthères !

Elle rentre à Trévise dans une voiture traînée par des ânesses, assise entre des chevreaux qu'un paysan transportait au marché. Elle déclare avoir dormi fraternellement avec les innocentes bêtes qui devaient tomber le lendemain sous le couteau du boucher. « Cette pensée, ajoute-t-elle, m'inspira pour leur maître une horreur invincible, et je n'échangeai pas une parole avec lui durant tout le chemin. » De Trévise, un voiturin la conduit à Mestre, où Pagello l'attendait en gondole, au rendez-vous fixé.

Ainsi finit ce fameux « voyage du Tyrol », qui se borna à une course de deux jours à

travers des collines semées de vignes, sur les contreforts de montagnes dont le plus haut sommet n'atteint pas 1.800 mètres...

Mais, la part faite à l'imagination, le récit de George Sand est vraiment exquis, et chaque fois que je le relis, j'admire cette fraîcheur d'impression devant la nature qui, chez un écrivain, a pour moi tant d'attrait. Toujours elle préféra aux émotions artistiques celles que donne la beauté des choses. Elle le déclare dans cette première lettre, à propos de la vue que l'on a de Bassano. « Tu te souviens, écrit-elle à Musset, que, quand nous partîmes de France, tu n'étais avide, disais-tu, que de *marbres taillés.* Tu m'appelais sauvage quand je te répondais que je laisserais tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne de marbre brut dans les Apennins ou dans les Alpes. Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de

jours, tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te reste dans la mémoire fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavas ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. »

Voilà bien cette idéalité voluptueuse qui est au fond de toute son œuvre comme de toute sa vie. Nul écrivain n'associa mieux

ses sentiments aux décors naturels. Sous le titre de *Paysages passionnés*, que je choisis jadis pour réunir quelques-unes des pages où j'ai essayé de montrer combien un paysage voluptueux peut exalter notre sensualité, quel recueil d'émouvants morceaux l'on pourrait faire avec les descriptions de George Sand !

1916.

VII

LE PAYS DE TRISTAN

VII

LE PAYS DE TRISTAN

Aller de Douarnenez à Audierne, par un beau crépuscule d'août, est l'un des plus somptueux spectacles que l'on puisse s'offrir. On avance parmi les pins maritimes et les landes fleuries de bruyères roses que le soir empourpre de reflets cuivrés. Vos pas sacrilèges semblent troubler le repos d'un bois sacré où des nymphes vont bondir derrière les haies. C'est dans un décor pareil et sur les bords semblables de cette même mer, d'où

l'on voit, chaque jour, depuis la naissance du monde, se coucher le soleil, que se déroulèrent les délicieux épisodes de la légende de Tristan et d'Iseut. Voici peut-être le bosquet où le bon roi Marc surprit les amants endormis côte à côte. Je songe à la scène adorable du vieux poème. Marc s'arrête, furieux, prêt à la vengeance ; mais bientôt la pitié succède à la haine... Tristan est si beau, Iseut est si belle... Il s'attendrit; et, comme un rais de lumière tombe à travers le branchage sur le visage d'Iseut, il bouche avec son gant la fente par où passe le soleil...

La vue sur l'océan est magnifique. La baie de Douarnenez déploie sa courbe immense, dominée par la masse noire du Méné Hom. Au bout de l'arc de cercle, le cap de la Chèvre se dessine. Vers la pleine mer, l'eau et le ciel s'unissent dans une même illumination. Puis, à mesure que le soleil décline,

des nuages se forment, très bas, pareils à des îles brusquement surgies. Des chaînes de montagnes inconnues se découpent dans l'embrasement universel; par moments, le cap de la Chèvre, les rivages de la baie, le Méné Hom même se confondent avec les terres nouvelles, comme s'ils faisaient partie de ce paysage de féerie. On a l'illusion d'être brusquement transporté sur les bords d'une mer tropicale, au milieu de ces archipels de feu que les marins racontent avoir parfois aperçus dans un halo fugitif.

Le soleil entre dans la mer, énorme, prodigieux, démesurément agrandi, éclaboussant l'air et l'eau de gerbes de flammes. Pendant quelques minutes, l'horizon flamboie dans une immense réverbération d'incendie. Puis, peu à peu, les tons violents s'adoucissent, décroissent progressivement jusqu'à la ligne de rencontre des éléments. Quand j'arrive à

Audierne, la nuit commence à tomber. Vers le couchant seulement, derrière la colline à laquelle est adossé le bourg, le ciel a encore des traînées écarlates et fait songer à je ne sais quelle forge où l'on travaillerait la nuit.

*
* *

L'étroit plateau qui rattache la pointe du Raz à la terre n'est qu'un morne désert granitique où le roc est à nu, où rien ne pousse, pas même un arbuste, pas même une plante. Devant soi, en droite ligne, comme continuant la pointe du Raz, des roches aux noms barbares, Gorlégreiz, Gorlébella, d'autres encore parsèment le terrible chenal « que jamais marin ne traversa sans avoir peur ou mal », suivant le dicton du pays ; derrière elles, se dessine la côte plate de

l'île de Sein ; puis, plus rien, l'infini, la mer sauvage, à perte de vue. Au nord, la baie des Trépassés, au fond de laquelle miroite l'étang de Laoual, sur l'emplacement où fut autrefois Is la maudite ; puis la pointe de Van, le cap de la Chèvre, et, tout à fait à l'horizon, la pointe Saint-Mathieu, au large de laquelle on devine Ouessant. Au sud, s'étale l'arc de cercle de la baie d'Audierne, inhospitalière et rude, jusqu'aux rochers de Penmarc'h, où, par les nuits sans brume, on voit briller le phare d'Eckmühl.

Aucun autre rivage breton, si ce n'est la côte méridionale de l'île de Groix, ne donne la même impression farouche et grandiose. Nulle part on ne se sent davantage le jouet de forces mytérieuses et inconnues. Il semble que la fatalité seule soit maîtresse des hommes. C'est ici qu'on peut le mieux se faire une idée de l'âme celtique. Au sein de

cette âpre nature, les événements prennent un caractère inexorable. L'amour et la mort surtout y paraissent toujours voulus par quelque inflexible divinité. L'homme est ballotté au gré des mobiles destins, comme une barque au caprice des vagues. Pour lui, rien n'est fixe, rien n'est assuré, et chaque lendemain devient une anxieuse interrogation. Il vit dans une perpétuelle méfiance. L'eau, l'air, tout est son ennemi. Le sol lui-même, parfois, ne lui offre qu'une douteuse sécurité. Certaines terres basses s'effondrent et disparaissent à chaque raz de marée; un jour viendra, par exemple, où Penmarc'h ne sera plus, comme Is, qu'une cité marine dormant au fond des eaux d'un sommeil tourmenté; et parfois, par les nuits calmes, les pauvres marins errants tressailliront en entendant de lointaines cloches sonner à d'invisibles clochers...

*
* *

Ce caractère fatal, qui s'attache ici aux choses, est celui même de la légende de Tristan et d'Iseut. Ce pays, cette mer, ce ciel, cette atmosphère, toute cette nature en un mot est la preuve vivante qu'elle ne pouvait naître que sur ces bords ou sur les rivages pareils de la Cornouaille anglaise, dont la côte a tant de ressemblance avec celle-ci qu'elle paraît être sa sœur jumelle. En apercevant ces caps sauvages, ces énormes rochers, cette mer aux vagues fantastiques et aux marées inconnues d'eux, les légionnaires de César s'écrièrent : « Ici finit l'empire de nos dieux ! » C'est cette même impression de terreur et d'effroi que nous éprouvons encore, nous autres, Latins ; mais cette nature farouche s'harmonise entière-

ment avec les ardeurs impétueuses et toujours inassouvies de l'âme celte. Elle est bien fille du sol gaélique, cette poésie triste et pénétrante où l'amour devient le centre même de la vie. Alors que, sous des cieux plus sereins, l'amour est surtout chose gaie, légère, frivole et sans lendemain, il est ici un sentiment douloureux et passionné, profond et terrible, tumultueux comme l'Océan. La légende de Tristan et d'Iseut a toutes les fureurs de cette mer, personnage d'ailleurs sans cesse présent et actif dans le drame. C'est sur elle, pendant une traversée, que les amants boivent le breuvage magique; c'est en face d'elle que s'écoule leur vie amoureuse, incertaine et agitée comme elle; c'est elle qui les sépare aux jours d'exil; c'est elle aussi qui les réunit à nouveau et ramène Iseut vers Tristan qui se meurt. Le navire portant la blonde fille d'Irlande a

passé devant ces rivages et doublé ce cap redoutable. Et là-bas, vers le sud, tache claire à peine perceptible, voici les rochers de Penmarc'h, sur lesquels Tristan se faisait porter chaque jour, pour voir apparaître de plus loin la blanche voile d'allégresse...

1904.

VIII

PÈLERINAGE A COPPET

VIII

PÈLERINAGE A COPPET

Il y a peu d'œuvres de Lamartine que je relise avec autant de plaisir que les *Mémoires*, malheureusement inachevés, qu'il se mit à écrire au soir de son existence. Certes, on y trouve plus de poésie que d'exactitude ; mais la fraîcheur est incomparable de ces pages « tombées d'une main fatiguée, pleine de travaux et de jours ». Rien ne sourit aux vieillards comme l'évocation mélancolique des jours d'enfance ; le soleil printanier semble

plus lumineux et plus gai, quand on se le rappelle de cet automne de la vie où, pour emprunter une image au poète, « les feuilles tombent sur les racines ».

Le volume s'arrête en 1815, à la rentrée de Lamartine en France, après Waterloo. Pendant les Cent Jours, ayant juré de ne servir que les Bourbons, il s'était réfugié en Suisse, chez les Vincy.

Si près de Coppet, il voulut « profiter du voisinage pour voir au moins avant sa mort Mme de Staël ». Je ne sais s'il est vrai, comme il le déclare, que le domaine de Coppet ait appartenu quelque temps à son grand-père; d'ailleurs, ce n'est point le château qui l'intéresse, mais celle qui l'habite pour laquelle il était, nous dit-il, « plein d'une respectueuse admiration, toute semblable à un culte pour la liberté et pour le génie ». Un siècle après, nous avons quelque peine à

comprendre un enthousiasme aussi passionné. Toujours est-il qu'un jour, Lamartine se lève dès l'aube, et, muni d'un morceau de pain, va se cacher dans un fossé de la route qui mène de Coppet à Genève. Pareil, malgré ses vingt-cinq ans, à un gamin qui fait l'école buissonnière, il reste tapi derrière un buisson, de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi, jusqu'au moment où il entend un roulement de voitures. « La première ne contenait que deux hommes accompagnant Mlle de Constant, superbe personne à la fleur de l'âge. Elle n'emporta de moi qu'un regard et un cri muet d'admiration. La seconde, calèche découverte, contenait deux femmes que je ne pus que reconnaître : l'une était Mme Récamier, dont la tête angélique ne pouvait pas porter d'autre nom que le sien et qu'un regard suffisait pour retenir à jamais; mais sa beauté m'éblouit sans me

distraire ; la deuxième enfin, qui parlait à haute voix à sa compagne souriante, était celle que je cherchais. Mes regards s'y attachèrent à loisir, car les chevaux semblaient se ralentir à dessein devant une légère montée de la grande route. Elle était, selon son habitude, coiffée d'un turban des Indes dont les couleurs variées donnaient des reflets magiques à son front. Ce front était large et élevé comme pour laisser rouler librement un monde d'idées et d'images. Il ombrageait à peine deux yeux proéminents d'une forme et d'un éclat splendides. Ses yeux étaient toute sa physionomie ; ils parlaient plus que sa bouche. Son nez était court et fin ; ses lèvres épaisses et ouvertes, faites pour l'éloquence ou pour l'amour ; son teint pâle, mais animé par la perpétuelle inspiration. Ses bras, sans cesse en mouvement et à demi nus, étaient blancs et magnifiques. Toute sa

personne, un peu grosse, n'avait pas besoin de grâce pour séduire, elle entraînait. La montée finissait, les chevaux reprirent le trot. Je ne vis plus que la poussière que les roues élevaient sur sa trace. Le génie avait passé dans son cortège de beauté ; mais on ne voyait plus que le génie. »

*
* *

Cent ans plus tard exactement, par un étrange décembre dont la douceur évoque, sur les bords du Léman, les hivers de la Riviera, j'ai profité d'un voyage en Suisse pour faire ce même pèlerinage de Coppet. Jamais les campagnes de Genève n'ont mieux étalé devant moi leur sobre magnificence. A travers les branchages défeuillés, nul détail ne se perd : le lac étincelle au soleil ; coteaux et montagnes dessinent autour de lui leurs

courbes élégantes ; à l'arrière-plan, les Alpes toutes blanches gravent d'un trait aigu leur profil sur l'azur. Les survivants des antiques chênes, dont les forêts couvraient jadis ces rives, mettent dans le paysage la note chaude et soutenue de leur feuillage roux, comme pour affirmer leur robustesse centenaire égarée parmi nous.

A partir de l'Ariana et jusqu'au château de Coppet, c'est une succession de villas, dont la plupart, filles du génie français, ont une grâce simple que complète ce je ne sais quoi de cossu et d'un peu sévère par où se marqua toujours l'empreinte de Genève. Si, sur l'autre bord, errent les ombres de Rousseau, de Byron et de Wagner, ce fut ici la retraite des savants. Depuis les dernières années du XVIII[e] siècle, plusieurs chefs des grandes familles genevoises ont été d'éminents naturalistes, à qui la richesse servit à poursuivre

dans l'indépendance les recherches de science pure. Bonnet, de Saussure, Pictet de la Rive, Boissier, pour ne citer que les plus illustres, habitèrent ces villas aux lignes nettes, ornées seulement d'un fronton triangulaire sur la façade, constructions un peu massives, presque trop semblables, qu'encadrent hêtres, ormeaux, et marronniers géants. Nulle part je ne vis arbres si beaux. Sur cette terre humide, les tilleuls eux-mêmes prennent des proportions énormes. Si j'en juge par la célèbre allée de Claix qui abrita, au début du siècle dernier, les rêves adolescents de Stendhal, les tilleuls des coteaux de Pregny et de Chambésy doivent être plusieurs fois centenaires. Sans doute versaient-ils déjà leur ombre odorante sur les pas de Mme de Staël; mais elle ne dut pas souvent les admirer, elle qui ne cessait de proclamer sa « magnifique horreur » de la Suisse, à qui elle pré-

férait le petit ruisseau de la rue du Bac.

En pénétrant dans le château de Coppet, dont la façade tourne le dos au lac, je me suis rappelé une phrase de Corinne, une phrase que j'ai toujours trouvée monstrueuse : « Je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme que je ne connais pas. » En même temps, chantèrent dans ma tête des vers de la comtesse de Noailles :

La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains.

Jamais ne m'avait semblé plus lointaine et plus étrangère la châtelaine de Coppet, pour qui une conversation sentimentale, une discussion littéraire ou philosophique valaient mieux que les plus beaux spectacles de l'univers. Avoir un salon fut le seul charme de

sa vie et elle n'eut d'autre ambition que de refaire sur les bords du Léman celui qu'elle avait dû quitter à Paris. On sait qu'elle y réussit et qu'il se dépensait à Coppet, au dire de Bonstetten, « plus d'esprit en un jour que dans maint pays en un an ». Elle avait pris des leçons de Mlle Clairon et jouait fort bien la comédie. Les nombreux portraits conservés dans le château sont, à cet égard, singulièrement intéressants. Les yeux de Mme de Staël, ardents, immenses, mobiles, n'étaient point faits pour la contemplation, mais pour refléter les passions. Sa bouche, à la fois puissante et nerveuse, — déjà si curieusement indiquée dans la gravure de Carmontelle qui la représente à quinze ans — ne devait se fermer qu'aux heures du sommeil. Peu de femmes parlèrent autant et si bien ; ceux qui aiment la nature sont d'ordinaire moins bavards. Quand Delphine se tut

pour toujours, Sismondi déclara que la vie était désormais pour lui « comme un bal dont la musique a cessé ».

Pourtant, par une singulière contradiction, Mme de Staël repose, à côté de la tombe de ses parents, près des allées où Adolphe promenait sa lassitude amoureuse, au milieu d'un bosquet de hètres et de hauts peupliers. On l'y déposa par une magnifique matinée de juillet. « Les chants joyeux des oiseaux, raconte Bonstetten, contrastaient avec la solennité du cortège; les hommes noirs semblaient des ombres venues de l'autre monde dans l'épaisseur du bois. Le cercueil frôlait les feuilles... » Depuis un siècle bientôt, elle dort au murmure des grands arbres balancés.

Ne doit-elle pas tressaillir au fond de sa tombe, comme déjà il y a quarante-cinq ans, quand le vent du nord-ouest lui apporte les

plaintes des Belges martyrisés et de nos soldats couchés dans les plaines de Champagne ou d'Artois ? Ne doit-elle pas regretter ce livre écrit pour nous prouver que l'Europe obtiendrait seulement son repos par l'affranchissement de l'Allemagne ? Nul plus qu'elle n'a propagé la légende d'une Germanie vertueuse et modeste, aux mœurs pastorales, féconde en philosophes et en poètes, sorte d'asile de la pensée et de la liberté. Étrange chimère qui, trop longtemps, faussa notre vision et assoupit notre vigilance.

Certes, l'Allemagne de 1810, battue, humiliée, morcelée, réduite à célébrer les louanges du vainqueur, ne pouvait guère faire pressentir celle d'aujourd'hui, et il serait assez injuste de reprocher à un écrivain des erreurs qui remontent à cent ans, erreurs conformes, d'ailleurs, aux traditions de la Révolution française dont le rêve était d'émanciper tous

les peuples. Mais combien nous aurions été plus sages d'écouter Henri Heine, lorsque, vingt ans après, il dénonçait les méprises de Delphine et, dans une sorte d'avertissement prophétique, montrait que l'État-Dieu de Hegel serait plus hostile à la liberté que l'omnipotence de Louis XIV ou de Napoléon ! « Vous avez plus à craindre, écrivait-il, de l'Allemagne délivrée que de la Sainte-Alliance tout entière, avec tous ses Croates et ses cosaques. » Reconnaissons, du reste, qu'elle n'était pas moins fausse, la conception de Heine qui voyait une Allemagne révolutionnaire, dont le premier acte serait d'offrir aux Français la rive gauche du Rhin. Et n'oublions pas que Mme de Staël aussi voulut pour la France ses limites naturelles. « L'éternelle barrière du Rhin sépare des régions intellectuelles, non moins que les contrées... Cette frontière est solennelle ; on craint, en

la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible : vous êtes hors de France ! »

Et voici que je sens tout à coup pourquoi cette journée d'oisiveté, sur les rives du Léman, a tant de charme et une sorte d'enivrante langueur où ne se mêle aucune amertume. C'est que je ne suis point exilé dans ces campagnes genevoises. Je n'ai pas entendu prononcer le mot terrible; je ne suis pas hors de France.

1915.

IX

TRIPTYQUE PRINTANIER

IX

TRIPTYQUE PRINTANIER

Libre, en ce début de mars, pour la première fois depuis bien des années, je n'ai eu qu'un désir : fuir Paris et voir naître le printemps ailleurs qu'au bois de Boulogne ou au Luxembourg. Je suis parti pour l'Espagne. Je savais bien que la jeune saison n'y devait point avoir les grâces qu'elle revêt en Italie; mais je ne l'imaginais pas aussi rude. J'avais également lu que les deux Castilles n'étaient qu'une suite de plateaux

désolés ; je n'en pouvais supposer la sévérité et la tristesse. Il faut traverser ces solitudes interminables, presque stériles, sans relief, où, de loin en loin, quelques pauvres villages semblent des tas de pierres, où l'on marcherait des journées entières sans trouver un arbre, pour s'en représenter la désespérante mélancolie et la farouche grandeur. A moins d'une lieue de Madrid, commence une région tellement misérable — véritable désert sans oasis — qu'on l'appelle la steppe castillane. Quand on franchit, à la nuit tombante, les mornes étendues de ces champs de misère, on a comme des visions d'épouvante...

Dès ce premier contact, on comprend un peu l'âme espagnole. On s'étonne moins du caractère de fanatisme et de renoncement que le catholicisme lui a toujours imprimé, et l'on sent comment une religion de terreur a pu s'adapter si vite et si bien à un pays où

la mort est partout, jusque dans les plaisirs. De même, — quoiqu'on doive se méfier de ces trop hâtives déductions — la simple vue des ces âpres paysages explique en partie l'aspect funèbre des peintures de Ribeira, de Zurbaran, des Herrera, du Greco, de Valdès Leal ou de Goya. Velasquez également est le plus souvent douloureux ; quand il rit, comme dans ses *Buveurs*, par exemple, je ne sais pourquoi le rire sonne faux; et cette teinte rousse, où domine l'ocre et le violet, si saisissante quand on entre au Prado, dans la salle de ses chefs-d'œuvre, est celle même de la terre madrilène.

De toute l'Europe, c'est, je crois bien, l'Espagne qui, après la Suisse, a la plus haute altitude moyenne ; l'exagération de ce relief lui enlève le bénéfice de sa situation méridionale et rend sa température, sauf sur la côte et dans l'Andalousie, toujours extrême :

torride ou glaciale. En ces jours de mars, où les campagnes de l'Ile-de-France sont déjà toutes frémissantes sous les rayons du soleil nouveau, les lignes ferrées courent encore entre deux talus de neige. Il est vrai qu'avant d'atteindre Madrid, soit par Burgos, soit par Saragosse, les voies doivent s'élever à douze ou quatorze cents mètres, c'est-à-dire aussi haut que nos plus hauts chemins de fer de montagne... Et je ne tarde pas à m'apercevoir que, pour goûter le printemps, j'ai choisi l'un des rares pays où il n'existe pas. J'avais bâti un château en Espagne. La terre du Cid est une faiseuse d'illusions que je voyais à travers la magie des mots et que j'évoquais dans de chimériques paysages de soleil, de verdures et de fleurs. Mais qu'importe ? Je connaîtrai du moins Tolède où m'attire l'illustre écrivain qui presque nous la révéla. Je n'essaierai pas, cette fois, d'en

pénétrer avec lui le secret. Le premier contact avec une telle ville est trop riche d'impressions pour qu'on puisse les analyser et les classer. Une autre année, je reviendrai à Tolède ; à la suite du plus émouvant des guides, je poursuivrai le Greco jusque dans les chapelles presque inaccessibles et je chercherai à discerner « l'élément arabe ou juif qui persiste sous l'épais vernis catholique ». Aujourd'hui, je ne désire avoir qu'une idée générale de la ville et de la campagne qui l'entoure.

La traversée des plateaux de Castille m'a un peu préparé à l'abord hostile de la *Ciudad imperial*, celle que Juan de Padilla, l'un de ses plus illustres enfants, appelait « la couronne de l'Espagne et la lumière du monde ». Pourtant, elle aussi, je ne l'imaginais pas aussi rude. A un tournant de l'avenue ombragée qui la relie à la gare, elle surgit tout

à coup, au-dessus du plateau roux et des collines fauves, rousse et fauve elle-même, patinée, calcinée, comme passée au four. Elle est tragique et guerrière ; ou, plutôt, on sent qu'elle devait l'être, car maintenant elle est bien morte et figée dans son passé de gloire. Ses églises et ses nombreux couvents achèvent de lui donner un aspect de morne sévérité. Ce fut la première impression de Maurice Barrès qui déclare que « le paysage de Tolède et la rive du Tage sont parmi les choses les plus tristes du monde ». Quand on cherche à embrasser l'ensemble du roc qui porte l'orgueilleuse cité, on aperçoit une masse indistincte de murs, de toits et de rochers, où tout se confond dans un chaos rougeâtre qu'avive par places l'éclat aveuglant de la chaux et que le soleil écrase de son linceul de plomb. Un lourd silence pèse sur ces ruines brûlantes autour desquelles

le Tage lance son bouillonnement farouche. Et, en franchissant le pont d'Alcantara, qui réunit sans les réconcilier un portique rococo et une tour mauresque, je songe à une autre guerrière, fauve aussi, qu'encercle de même un torrent, à la rouge Vérone que baigne l'Adige. Mais comme elle sourit à côté de Tolède ! Celle-ci évoque plutôt Ravenne, non comme silhouette, mais comme atmosphère de désolation et de déchéance : toutes deux ne sont plus que des gardiennes de tombeaux. Entre ses murailles guindées où les fenêtres étroites et grillées ont l'air de meurtrières, la Tolède actuelle est même parfois un peu ridicule. Près de la place du Zocodover, un marchand de parapluies juché sur un âne étique me rappelle que je ne suis pas loin de la patrie de Don Quichotte et de Cervantès.

A Tolède, un soir, devant le panorama

qu'on découvre du haut de l'Alcazar, Théophile Gautier eut un moment de méditation profonde où, se sentant absent de lui-même et loin de tout, il déclare avoir douté de sa propre identité et n'être revenu à la réalité qu'en prenant un bain dans le Tage, au pont d'Alcantara. Sur ce même pont, où je grillais tout à l'heure, une bise aigre m'enlève tout désir d'imiter le bon Théô. Il suffit d'un nuage et d'un coup de vent pour que le froid remplace la fournaise. Souvent, au terrible et glacial *norte* qui arrive des plateaux de Castille, succède brusquement le non moins redoutable *solano* qui apporte toute la sécheresse des déserts africains. Tolède ne ménage guère les transitions. Je n'ai pas remis mon pardessus que le soleil reparaît et qu'un nuage de poussière m'environne : ce sont les chèvres de la ville qui rentrent en un interminable troupeau. D'où viennent-elles

et qu'ont-elles bien pu brouter sur les collines pierreuses où l'herbe rare semble avoir été léchée par un incendie?

Pourtant, de l'autre côté de la ville, il y a un semblant de campagne où fleurissent quelques arbres fruitiers. Je remarque même un champ tout planté de pêchers roses; au milieu de cette âpre nature, ils ont la tristesse des exilés, comme ceux que j'aperçus, l'autre jour, à Barcelone, sur les flancs du sinistre Montjuich. A la teinte plus pâle de leurs fleurs, je reconnais aussi quelques abricotiers : mais comment leurs fruits ont-ils pu acquérir une si lointaine renommée? On compterait facilement les arbres. Peut-être y eut-il un temps où ces contrées furent fertiles : l'Espagne romaine était l'un des greniers de l'Empire. Aujourd'hui, les paysans disent qu'une alouette, pour traverser les Castilles, doit emporter son grain.

Les gens de Tolède en sont arrivés à être fiers de leurs *cigarrales*, petits enclos brûlés de soleil, séparés les uns des autres par des tas de pierres, maigres vergers presque sans ombre et plus poussiéreux que les bastides de notre Provence.

Où trouver le renouveau avec ses doux bruissements, ses feuilles luisantes, ses bourgeons vernis prêts à éclater, ses herbes naissantes que balance l'air tiède? Le printemps tolédan n'est guère, suivant les caprices du soleil, qu'un hiver qui se prolonge ou qu'un été trop tôt venu... Ailleurs, mars doit sourire; l'Andalousie est sans doute en ce moment un immense jardin fleuri... Mais voici qu'une fois de plus, un subit et violent désir me tenaille, renverse tous mes projets. Je renonce, cette année, à voir Séville et Grenade. J'ai entendu la voix d'autres enchanteresses. Leurs images se sont glissées sous mes pau-

pières que je ferme à demi pour mieux les savourer et les retenir. Dans le train qui m'emporte vers elles, j'imagine leur charme vernal. Je vois de beaux jardins étagés, des buissons chargés de fleurs, des bateaux blancs sur une eau bleue, de claires villas entourées de cyprès... Plus hostiles encore me semblent ces plateaux castillans où nulle grâce jamais ne sourit. Après Ségovie, un petit bois de pins, le *Pinar de Nieva*, me fait penser à la *Pineta* de Ravenne : mais quelle différence! Ici, un sol blanc, dur, où le vent ne laisse pousser nul brin d'herbe, où l'on gèle l'hiver, où l'ombre insuffisante, l'été, change cette oasis en fournaise. Lord Byron n'y aurait pas conduit la Guiccioli. Et comme j'ouvre la traduction de *Childe Harold* que j'ai trouvée dans ma valise, mes yeux tombent sur des strophes qui excitent encore mon envie : « Italie, Italie, tu fus et tu es toujours le jardin du

monde, la patrie du Beau dans les arts et la nature. Même en ta solitude, qui donc est semblable à toi ? »

*
* *

Le contraste me fait mieux goûter le charme des lacs italiens. Après avoir franchi le Gothard que battent encore les tempêtes de neige, les yeux, les poumons, les membres engourdis retrouvent avec délices la lumière et la chaleur. Il semble qu'un sang plus riche circule dans les veines. Et à cette volupté de tout l'être s'épanouissant au soleil, s'ajoute le plaisir du regard qui ne peut se rassasier des grâces printanières. Jamais les lignes des montagnes ne se dessinent aussi nettement. L'atmosphère parfaitement pure laisse voir les moindres détails du relief du sol. Les collines, qui ferment si harmonieusement

les rives sans les emprisonner, se colorent de nuances délicates; mieux qu'à l'automne, elles accusent leurs courbes fines et leurs souples ondulations pareilles à de jeunes seins. Les arbres défeuillés ne les cachent pas sous le ton uniforme de leur ramure. Au-dessus des oliviers gris, les grands châtaigniers tendent vers la lumière leurs branches élégantes où pointent les bourgeons. La neige, qui recouvre encore toutes les cimes, détache sur l'azur les crêtes et les pics. Mais la fête incomparable des yeux, c'est la floraison des arbres fruitiers qui entourent les bords de ces lacs de leurs éclatantes et fragiles guirlandes. Sur chaque tige, c'est un jaillissement, un amoncellement invraisemblable de fleurs qui évoque toute la poésie du printemps japonais. Depuis longtemps, paraît-il, on ne vit les cerisiers aussi abondamment surchargés ; ils

commencent à défleurir et le sol, à leurs pieds, jonché de pétales, est couvert d'un tapis odorant. Autour d'eux, les pêchers roses, les poiriers blancs, les pruniers un peu jaunes semblent avoir sorti de la veille leurs fraîches robes de bal. Ils ont revêtu leur parure d'hymen. Pourquoi la vie végétale n'userait-elle pas, elle aussi, de coquetteries et de ruses ?

Les gazons d'un vert tendre ont des frémissements. Par places, des champs de colza étincellent au soleil, comme des cuivres rutilants. Les muguets sauvages entr'ouvrent les bourgeons qui seront bientôt des clochettes agitant au vent leur senteur. Dans les haies et les prés, au bord des ruisseaux et des sentiers, sur les pentes des fossés, c'est partout la même profusion de primevères et de violettes, d'anémones rouges aux cils noirs, de renoncules incarnates, de narcisses

et de toutes ces humbles fleurs dont nul ne sait les noms.

Et comment dire le charme des jardins où les orangers sont à la fois couverts de bouquets blancs et de fruits d'or, où les magnoliers d'Australie balancent leurs souples corolles, où les grands camélias déploient leurs larges pétales vernis? Les mimosas, parure de l'hiver, sont fanés ; mais les azalées vont bientôt s'épanouir. Et déjà, dans les coins chauds de la villa Carlotta, quelques précoces rhododendrons suspendent leurs globes lumineux. Nul moment n'est plus émouvant pour parcourir les allées de l'incomparable jardin que cette fin de mars, où les jeunes pousses se détachent sur les neiges toutes proches du San Primo et de la Grigna. Somptueuse féerie que ne saurait donner le littoral méditerranéen où les hautes montagnes sont trop loin de la mer. Ici, sur ces rives bienheu-

réuses, tout se rassemble à la mesure de nos regards. Les arbres en fleurs découpent leur silhouette, tantôt sur l'azur du ciel, tantôt sur l'émeraude du lac, tantôt sur la blancheur des cimes qui surplombent les bords. Nulle part, la joie du renouveau éclatant de tous côtés ne se manifeste plus bruyamment. Sur la Riviera où l'hiver n'existe pour ainsi dire pas, sur les plateaux d'Espagne où l'été arrive presque sans transition, on goûte mal le printemps. Ici quel enchantement ! Le lac de Côme est alors, comme les riverains aiment à le répeter, *un pezzo del paradiso caduto dal cielo*. Pendant quelques jours, j'ai pu voir les pêchers agiter leurs écharpes roses au-dessous des forêts saupoudrées de givre, ainsi que dans les contes de Noël. La jeune saison danse autour des bosquets, couronnée de naissantes verdures, semant des fleurs comme la déesse de Botticelli. Et l'on

songe à la Vénus de Laurent de Médicis qui nous invite au plaisir, dans une des terzines de son poème inachevé des *Amori di Marte e di Venere* :

Vien, ch'io t'invito nuda in mezzo il letto ;
Non indugiar, ch'el tempo passa e vola ;
Coperto m'ho di fior vermigli il petto.

Pour placer son *Paradis terrestre*, le Poussin n'a su imaginer qu'un paysage italien. Et vraiment, où pourrait-on mieux qu'ici savourer la volupté de vivre et les joies de la paresse ? Comme je comprends le vieil Alexandre Dumas qui, à Baveno, dans une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le lac, eut tant de mal à se mettre au travail. « Je fis dans cette petite auberge, déclare-t-il, en face du plus beau pays du monde, au milieu d'une atmosphère embaumée, sous un ciel d'azur, les trois plus mauvais articles que

j'aie jamais envoyés à la *Revue des Deux Mondes...* »

* * *

Et me voici maintenant, chez moi, en Dauphiné, dans un modeste et médiocre paysage de printemps commençant. Tout y est en retard. Seuls, les amandiers sont en pleine floraison; leurs touffes blanches, au cœur de feu, ont la délicatesse d'un visage de jeune fille où l'émotion mêle un peu de rose à la pâleur des joues. Ah! comme je vous ai toujours aimées, précoces fleurs, annonciatrices des beaux jours, si chères aussi à Ruskin! « Pendant de longues, longues années, dit-il dans ses *Præterita*, jusqu'à ce que j'entrai dans l'automne de l'existence, ma première prière, pendant la saison des fleurs, était que la gelée ne vînt pas froisser les fleurs

de l'amandier. » Les autres arbres fruitiers sommeillent encore. A peine quelques boutons pointent aux branches des cerisiers. Sur les collines, les chênes, dont le feuillage ne se renouvellera que plus tard, mettent une note triste ; leur bois noir dépouillé ou couvert encore de feuilles mortes paraît porter jusqu'au début de l'été nouveau le deuil du dernier été. Les ramures des ormes, au contraire, sont chargées de grains rouges dont les chapelets luisent au soleil comme des branches de corail foncé. De petites feuilles d'un vert tendre sortent aux tiges rampantes des vieux lierres. Les pervenches étalent sur le sol leurs corolles du beau bleu des nuits de mai.

Tout à l'heure, quand je suis sorti dans la lumière blonde, la matinée paisible et pure semblait une aube qui s'attarde. Mais à mesure que le soleil s'élève, des ondes plus

tièdes, des souffles parfumés m'enveloppent d'invisibles caresses. Une sorte d'allégresse végétale est autour de moi. Mille sensations qu'il serait bien difficile de définir me disent que le printemps est arrivé, le vrai printemps, et non celui du calendrier. Partout je devine l'inquiétude du réveil, les germes qui lèvent, la sève qui court, les écorces qui se dilatent. A chaque pas, des aromes montent vers moi ; tantôt je sens la résine, tantôt la violette, tantôt la lavande et le thym, parures des coteaux pierreux. Et, par-dessus, flotte, persistante, l'odeur à la fois amère et sucrée des hauts buis en fleurs. Douces senteurs, ah ! comme je vous reconnais toutes ! Et comme vous me faites presque défaillir, tant vous évoquez brusquement les heures de ma jeunesse, de cette jeunesse qui, chaque jour, devient un peu plus du passé... Mais suis-je fou ? Des idées tristes par ce matin où tout

chante et renaît, où se célèbrent les mystères annuels du triomphe de la vie sur la mort ? Quoi de plus enivrant que d'assister à ce miracle qui transforme les branches, sèches comme le bois des fagots, en rameaux couverts de bourgeons, de pousses neuves et de feuilles où s'abriteront les jeunes couvées? Autour de moi, tout respire la fraîcheur et la joie. Le ruisseau jase et rit. Les hirondelles revenues se grisent d'azur. Tous les bruits de la nature ont la gaieté d'un prélude. C'est en de pareils jours, dans les mille bruissements de la vie qui partout s'éveille, que le divin Platon, sous un ciel à peine plus pur, dut entendre la sublime harmonie de l'univers... Mais hélas ! tous les raisonnements du monde n'y feront rien. J'ai songé à celle qui rôde toujours à l'horizon, à celle qui nous fait tant réfléchir, qui nous fait seule réfléchir ; et je me suis rappelé le

mot de Pope, cité par l'abbé Coyer, dans le *Voyage d'Italie* que je viens de relire : « Réveille-toi, milord : nous n'avons que le temps de regarder autour de nous et de mourir. » Ah! quelle ironie : regarder le printemps et voir la mort! Jamais celle-ci ne nous paraît plus cruelle que lorsque, dans la joie extérieure du renouveau, nous arrêtons notre esprit sur l'idée de la vie passagère devant l'éternité des choses. Ce qui nous effraie tant, en effet, c'est moins d'ignorer ce que nous deviendrons et comment la science, l'art ou la politique transformeront notre globe, que de penser qu'un jour sera — peut-être proche — où nous ne verrons plus reverdir ces montagnes, ces forêts et ces prairies. Dans toute l'inconscience et l'ardeur de la jeunesse, on peut, la joie au cœur, le rire aux lèvres, rêver ou parler d'amour en suivant un sentier fleuri de buis et d'au-

bépines. C'est l'heureux temps où la passion embellit tout, jusqu'à la nature. Comme le chante Clotho, dans les *Parques* d'Ernest Dupuy :

A travers le réseau des cils de ton amante,
Tu trouves la tiédeur du printemps plus clémente,
Et le cœur embaumé des roses plus vermeil.

Quelques années après, si nous passons dans ce même sentier, ayant au bras une femme aimée, vraiment aimée, ah ! comme la joie est plus amère et le rire plus forcé ! Comme les larmes sont près des paupières ! A vingt ans, est-ce qu'on regarde autre chose que son amour ? Rappelons-nous Jean-Jacques Rousseau la première fois qu'il alla coucher aux Charmettes : « Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte : elle était assez pesante, et, craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire

le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : Voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner... » Trente ans plus tard, herborisant à Cressier, avec son ami du Peyrou, quelle émotion il ressentit lorsque, dans un buisson, il aperçut l'humble fleur qu'il avait jadis à peine regardée. Cette fois, il se baissa et la cueillit, les yeux pleins de larmes. Toute sa jeunesse s'était brusquement dressée devant lui, sa pauvre et trop souvent misérable jeunesse qu'il aurait pourtant si volontiers revécue...

Certes, je ne songe pas à nier l'allégresse du printemps. Tous les peuples célèbrent la venue du renouveau, et moi-même, autant que quiconque, j'éprouve un bien-être physique à quitter les jours sombres et froids, à voir grandir la lumière et reverdir les prés

Mais je trouve cette joie singulièrement âpre dans le décor familier de l'enfance ; et je dis que, pour la savourer sans arrière-goût, il faut ne pas trop réfléchir. Le printemps ne s'accorde vraiment qu'avec la jeunesse ; et il arrive un moment où on le hait presque, lorsque, comme Gœthe, c'est avec épouvante qu'on s'éveille chaque matin et qu'on voudrait crier : arrête ! au temps ennemi. « Ce qui enchante dans l'âge des liaisons, déclare Chateaubriand, devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois riant à la terre; on le craint plutôt : les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit, commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent. » Dès l'automne de sa vie, Ruskin ne s'inquiétait

plus des fleurs de l'amandier. Au début de l'*Intermezzo*, quand l'amour s'épanouissait dans son cœur, comme Heine chantait le splendide mois de mai! Écoutons-le, trente ans plus tard, dans le *Livre de Lazare :* « Le printemps est en fleurs; dans la verte forêt résonnent les chants des oiseaux; fleurs et jeunes filles sourient d'un sourire virginal : ô monde charmant, tu es hideux! Que le soleil et les roses me torturent cruellement! Le ciel se raille de moi, le ciel bleu, le ciel de mai : ô monde charmant, tu es hideux! »

Ah! moi aussi, doux printemps, sur ce coin de terre d'où s'envolèrent mes premiers rêves, comme, chaque année, écolier, puis étudiant, je t'ai salué gaiement! Tu ne m'apportais que des promesses de joies et de ravissements. Pourquoi donc déjà me sembles-tu si grave? Commencerais-je à comprendre ceux qui te préfèrent l'automne? Oui, je sais,

je sais... un jour viendra où, comme eux, j'essaierai de me tromper moi-même et de lier mon propre déclin au déclin des choses. Et peut-être qu'à l'heure dernière, si j'ose descendre au plus profond de moi, mon suprême souhait sera de pouvoir entraîner dans le néant la nature entière, la nature qui pourtant me fut jusqu'ici maternelle, et que mes pauvres yeux presque éteints regarderont alors en ennemie... Ah ! doux printemps, que tes senteurs aujourd'hui sont amères !

1912.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

Tours. — Imprimerie Deslis Frères et Cie.



